AILF
20 ANS

VOYAGE EN FRANCOPHONIE

Paroles d'écrivains sur les librairies francophones



AILF
20 ANS

VOYAGE EN FRANCOPHONIE

Paroles d'écrivains sur les librairies francophones



SOMMAIRE

Prologue ***5***

Présentation de l'AILF ***10***

Paroles d'écrivains

Djaili Amadou Amal *12*

Miguel Bonnefoy *16*

Edo Brenes *21*

Eunjung Chai *25*

Kamel Daoud *29*

Négar Djavadi *35*

Timothée de Fombelle *38*

Amarnath Hosany *42*

Karim Kattan *46*

Jimmy Liao *50*

Beata Umubyeyi Mairesse 53

Émilienne Malfatto 57

Yamen Manai 61

Blaise Ndala 65

Wilfried N'Sondé 70

Marcello Quintanilha 73

Leïla Slimani 78

Morgan Sportès 82

Isabelle Wéry 86

Lamia Ziadé 90

Index éditeurs 94

PROLOGUE

Ubi bene, ibi patria.

« Où je suis bien, là est ma patrie. »

Ce recueil de textes est tout à l'image de l'AILF, qui célèbre cette année ses vingt ans. Périphérique et pluriel, à l'exemple de cet adage latin que Wilfried N'Sondé se plaît à rappeler, car « ce n'est pas tant le lieu qui nous fait, mais ce que nous en faisons ». Les auteurs interviewés, représentant à eux seuls pas moins de dix-sept pays (Algérie, Belgique, Brésil, Cameroun, Corée du Sud, Costa Rica, France, île Maurice, Iran, Liban, Maroc, Palestine, République démocratique du Congo, Taiwan, Tunisie, Rwanda, Venezuela), s'y racontent comme des citoyens du monde.

Invitation au voyage

Sorte d'invitation au voyage, la lecture de ces textes vous emmènera à la découverte de contrées inconnues, celles des imaginaires littéraires polyglottes si chers à la francophonie. Car dans cette diversité, un fil d'Ariane ténu apparaît : l'expression en langue française (le français étant la cinquième langue la plus parlée dans le monde), qui est la langue d'écriture de la plupart des auteurs – à l'exception de trois d'entre eux (Edo Brenes, Marcello Quintanilha et Jimmy Liao, tous trois traduits en français). Autre fil rouge : la présence de maisons d'édition implantées, elles aussi, dans le monde entier (Ifrikiya, Elyzad, Mémoire d'encrier, Atelier des Nomades),

aux côtés de maisons d'édition indépendantes en France (La Cheminante, Emmanuelle Collas, Vents d'ailleurs, Çà et Là, HongFei, Magellan & Cie, Liana Levi, pour ne citer que celles-ci – l'index des éditeurs figure en fin d'ouvrage). Être publié ailleurs qu'en France et dans l'espace francophone, c'est important. Pour Karim Kattan, lauréat du Prix 2021 des cinq continents avec *Le Palais des deux collines*, aux éditions Elyzad, « cela situe la francophonie dans la périphérie, ce qui m'importe beaucoup, car je reste conscient de cet héritage que porte en elle la francophonie, de ce poids colonial et impérialiste qu'elle traîne ».

La langue est un pays en soi

Ce qui unit ici tous les auteurs est la langue. Une langue qui « est un pays en soi, un territoire que l'on habite et qui lie les êtres par-delà les différences », selon Timothée de Fombelle. Et ce territoire est riche, si l'on en croit les témoignages des auteurs, qui, profondément marqués par le mélange des langues et des cultures, posent sur le monde un regard ouvert et polymorphe. C'est dans ce sens que l'on a envie d'entendre Émilienne Malfatto lorsqu'elle décrit la langue comme une expérience autour « de gens, de lumières, d'odeurs, de sensations diffuses ».

Des auteurs francophones de plus en plus reconnus

Parmi ces vingt auteurs, certains restent encore trop méconnus, tandis que d'autres ont été mis à l'avant-plan de la scène du livre francophone grâce à des prix littéraires.

Un quart des auteurs ont reçu le Prix des cinq continents, d'autres le prix Goncourt du premier roman, le prix Ivoire ou celui de la Fondation Orange. Des prix qui donnent accès à d'autres territoires francophones et creusent les sillons dans lesquels s'enracinent parfois de prestigieuses récompenses littéraires françaises. Ainsi, le Goncourt 2021 décerné à Mohammed Mbougar Sarr pour *La Plus Secrète Mémoire des hommes*, aux éditions Philippe Rey et aux éditions Jimsaan, suit de près le Goncourt 2016, qui récompensait Leïla Slimani pour *Chanson douce*, aux éditions Gallimard. À la différence que le livre lauréat de 2021 est un exemple de coédition que l'on aimerait voir plus souvent se réaliser.

Faire émerger le rôle du libraire dans le parcours des écrivains

Pour rendre cette initiative insolite et plurielle, nous avons demandé à quatre journalistes et une autrice (Jean Florentin Agbona, Jean-Claude Gerez, Hicham Houdaifa, Bruno Philip et Lucie Paye) disséminés aux quatre coins du globe d'interviewer ces auteurs, eux aussi installés dans le monde entier. Tous se sont prêtés au jeu et deux nous ont directement écrit leur témoignage (Kamel Daoud et Isabelle Wéry, qui écrit sa déclaration d'amour aux libraires indépendants). L'idée de ce projet était de faire émerger le rôle de la librairie dans leur parcours d'écrivain, dans leur imaginaire et dans leur travail de création ou de promotion de leurs œuvres. Certains, comme Eunjung Chai, mettent en avant le rôle culturel des librairies francophones à l'étranger, car elles

constituent de vrais relais de la culture française, au même titre que les institutions que sont les centres culturels ou les médiathèques.

Chaque auteur nous fait découvrir, au hasard de son expérience, des librairies établies aux quatre coins du monde, s'exprimant parfois sur ce que représente la francophonie à ses yeux. Certains évoquent non sans humour le rôle de la librairie, avec des métaphores dignes d'un slogan – comme chez Blaise Ndala : « Je vais chez un libraire indépendant comme je vais chez un coiffeur, un tailleur ou un diététicien. Il connaît mes goûts, ma taille. Il sait ce que j'aime. »

Mais le rôle le plus stimulant de la librairie réside probablement dans sa capacité à partager et à donner du sens au métier d'écrivain, comme le rappelle très justement Kamel Daoud, qui relate cette rencontre au cœur d'un village en Kabylie : « On m'interrogea sur le sens de l'œuvre, de l'acte d'écrire, et on attendit de moi cette réponse qui pourtant était là, en eux, par eux : ce qui donne du sens à un livre, ce sont les gens qui l'attendent, debout, dehors sous le ciel couvert et chaud. »

Tous indépendants et interdépendants

Le contexte actuel, mêlant un phénomène de grande concentration dans le monde de l'édition à celui de banalisation de l'achat en ligne, ne peut qu'encourager l'ensemble des acteurs qui défendent la bibliodiversité à travailler ensemble.

Pour Leïla Slimani et Beata Umubyeyi Mairesse, les éditeurs et les libraires indépendants sont les garants de cette diversité. Ces professionnels, aux côtés des agents, des traducteurs et des auteurs, « cultivent » l'indépendance du lecteur et sa liberté de pensée. Célébrer les 20 ans de l'AILF, c'est miser sur la coopération entre professionnels du livre indépendants, en reconnaissant la nécessité d'entretenir des relations régulières avec les autres acteurs de la chaîne du livre et des collectifs les représentant, pour que toutes les cultures et toutes les pensées qui habitent le monde puissent librement circuler et se rencontrer.

Anne-Lise Schmitt

Déléguée générale de l'AILF

QU'EST-CE QUE L'AILF ?

En 2000, l'opération « 100 libraires du monde » fait émerger l'idée d'une communauté de libraires. L'année suivante, à l'occasion du colloque de Beyrouth, une cinquantaine de libraires de l'espace francophone évoquent la création de l'association, qui verra le jour en mars 2002 à Paris.

Fondée à l'origine par une quarantaine de libraires, l'association en compte une centaine vingt ans plus tard, issus d'horizons, de cultures et de pays variés. Elle constitue aujourd'hui le plus important réseau de libraires indépendants au monde.

Véritable vitrine de la francophonie et, plus encore, de la bibliodiversité qui caractérise le monde éditorial, son objectif principal est le développement et le maintien des cultures francophones à travers les espaces de rencontre avec le public que sont les librairies.

L'AILF se résume en trois mots clés illustrant l'esprit de l'association, qui s'est enrichi tout au long de ces années : bibliodiversité, indépendance et coopération.

Ces objectifs s'inscrivent dans la continuité des priorités défendues dans le cadre des États généraux du livre en langue française, qui se sont tenus à Tunis en septembre 2021.

La **bibliodiversité** est au cœur des assortiments du réseau des librairies indépendantes et des actions de promotion et de diffusion des littératures francophones, que l'AILF concrétise de diverses manières : catalogues de coups de cœur de libraires, sélections de titres thématiques, conception et déploiement des Caravanes du livre et de la lecture dans des pays d'Afrique subsaharienne et de l'océan Indien, permettant de valoriser un fonds pour le grand public grâce à des animations hors les murs.

L'**indépendance** caractérise les libraires membres, qui défendent au quotidien cette bibliodiversité dans un contexte de développement de la vente en ligne et d'hyperconcentration du monde de l'édition. Dans le souci d'accompagner au mieux ces transformations, l'association réalise des enquêtes et produit des outils pour formaliser les relations commerciales interprofessionnelles (chartes, conventions portant notamment sur les relations entre éditeurs et libraires africains).

Enfin la **coopération** est aussi au cœur de notre projet associatif et de défense de ce réseau indépendant. À cet effet, l'AILF organise des rencontres interprofessionnelles avec d'autres acteurs de la chaîne du livre et offre un accompagnement général à la professionnalisation (formations en présentiel, en virtuel, webinaires, accompagnements individualisés).

QUAND J'ÉTAIS PLUS JEUNE,
SI VOUS ME DEMANDIEZ :
C'EST QUOI TON RÊVE
LE PLUS FOU ?

JE RÉPONDAIS : C'EST DE
VIVRE AU MILIEU DES LIVRES,
CARRÉMENT !

DJAÏLI AMADOU AMAL

DJAÏLI AMADOU AMAL

Née d'un père camerounais et d'une mère égyptienne, Djaïli Amadou Amal est une écrivaine d'expression française et une militante féministe. Sensibilisée par son vécu aux multiples problématiques que constituent le mariage forcé, la polygamie, la violence conjugale ainsi que tout ce qui rend difficiles les conditions de vie des femmes, elle fait de son engagement militant la base de ses romans.

Romancière de talent, elle publie successivement *Walaande, l'art de partager un mari* en 2010, *Mistiriijo, la mangeuse d'âmes* en 2013, et *Munyal, les larmes de la patience* en 2017, pour lequel elle a été lauréate de la première édition du prix Orange du livre en Afrique, en 2019. Ce même roman, publié sous le titre *Les Impatientes*, a été finaliste du Goncourt 2020 et a obtenu le prix Goncourt des lycéens la même année.

À Maroua, où Djaïli Amadou Amal a grandi, il n'y avait ni bibliothèque ni librairie ; les livres s'achetaient et se vendaient dans les endroits les plus hétéroclites. Par exemple, à côté d'un poteau électrique – d'où le nom « la librairie du poteau », car c'est ainsi qu'on nommait les lieux, par simple analogie, se rappelle-t-elle. Il y avait aussi les petites librairies éphémères qui se tenaient généralement les après-midis, avec leurs étalages de livres aussi bien neufs que d'occasion, à même le sol.

Par la suite, Djaïli Amadou Amal a poussé la porte de nombreuses « vraies » librairies, à Yaoundé, à Douala et ailleurs dans le monde.

Elle se souvient de cette expérience inaugurale, dans l'une d'entre elles : « Je suis entrée dans cette librairie, où j'ai rencontré une dame. Tout en discutant, je lui ai dit que j'aimais écrire. C'est elle qui m'a donné les coordonnées d'une personne qui organisait des ateliers d'écriture. Je me suis inscrite, j'y ai participé, et je suis finalement le produit de ces ateliers-là. » Cette librairie, c'était la Librairie des Peuples noirs, à Yaoundé.

À propos des librairies indépendantes, l'écrivaine évoque leur indispensable rôle de guide et de conseil auprès des lecteurs. Rien à voir avec les achats à distance ou les visites dans les grandes enseignes anonymes, où personne n'est là pour répondre à vos questions : « On n'achète pas un livre comme on fait ses courses au supermarché. Acheter un livre, ça doit être une histoire, un coup de cœur, une envie suscitée en nous. Et ça, c'est le rôle des libraires. »

Djaïli Amadou Amal a d'autres beaux souvenirs de librairies. Il y a notamment ces moments chaleureux passés à la librairie Mille Pages, à Vincennes, dans le cadre du Goncourt. Elle y a découvert un personnel enthousiaste, disponible et ouvert qui l'a accueillie comme une reine. Elle se souvient : « Ils lisent tout, absolument tout ! » Pour l'autrice, c'est une aubaine que le réseau des librairies francophones s'étende à tant de pays.

C'est ça, la bibliodiversité : que des livres provenant des quatre coins du globe soient accessibles dans des librairies et des bibliothèques partout dans le monde, et jusque dans les endroits les plus reculés.

Entre Djaïli Amadou Amal et la lecture, c'est une histoire d'amour datant de l'enfance. En effet, rien ne la prédestinait à écrire. Mais, petite fille, à huit ou neuf ans, elle découvre un livre qui va définitivement tracer sa voie : « Dès lors, je n'avais qu'un seul objectif, c'était de trouver des livres. Je suis une lectrice boulimique. Quand j'étais plus jeune, si vous me demandiez : c'est quoi ton rêve le plus fou ? Je répondais : c'est de vivre au milieu des livres, carrément ! »

Aujourd'hui, le rêve d'enfant est devenu réalité. Grâce à son activisme social et son ascension littéraire fulgurante, Djaïli Amadou Amal est surnommée chez elle, au Cameroun, « la lionne indomptable de la littérature ». Son dernier roman, *Cœur du Sahel*, a été publié en avril 2022.

Jean Florentin Agbona

LES LIBRAIRES SONT LES PERSONNES LES PLUS À MÊME DE POINTER LES BEAUTÉS CACHÉES DES LIVRES.

MIGUEL BONNEFOY

MIGUEL BONNEFOY

La scène se passe en 2015, dans une librairie de Salon-de-Provence. Miguel Bonnefoy est venu y signer *Le Voyage d'Octavio* (Rivages), qui lui vaudra d'être finaliste du prix Goncourt du premier roman. Entre deux lecteurs, le libraire s'approche. « J'ai été fasciné par l'idée que vous avez eue d'éliminer le chapitre huit de votre roman », confie-t-il au jeune auteur.

Surpris, Miguel Bonnefoy se demande comment la « coquille » a pu passer inaperçue aux yeux de toutes les personnes ayant relu l'ouvrage avant sa parution. « Mais c'est normal, sourit le libraire. La racine du nom Octavio est "huit". C'est Octavio qui a bu l'encre du texte et volé le numéro du chapitre ! ». ! » Aujourd'hui encore, Miguel Bonnefoy avoue qu'il aurait aimé avoir fait lui-même cette superbe trouvaille. Il retient de l'expérience la conviction que « les libraires sont les personnes les plus à même de pointer les beautés cachées des livres ».

Miguel Bonnefoy est né le 22 décembre 1986, à Paris. Son père, romancier d'origine chilienne, est un réfugié politique ayant fui la dictature de Pinochet. Sa mère est diplomate, attachée culturelle de l'ambassade du Venezuela. L'enfance et l'adolescence de Miguel s'écrivent de part et d'autre de l'océan Atlantique, au gré des affectations de sa mère, qui est également tenue de rentrer tous les quatre ans au pays.

Paris, Caracas, Lisbonne, Rome... De cette existence nomade, l'auteur conserve des sentiments mitigés.

« C'était une vie à la fois cruelle et heureuse. Quand on est enfant, on vit mal les déracinements successifs ; on ne comprend pas encore que le voyage et la migration peuvent être des richesses. D'un autre côté, ça m'a permis de développer de la tolérance et une grande capacité d'adaptation. »

Il se souvient de l'appréhension qui s'emparait de lui chaque fois que sa mère annonçait une nouvelle affectation, et donc un nouveau pays, mais, ajoute-t-il, « il y avait en même temps une sorte de fascination pour l'Autre et pour tout ce que le monde avait à me montrer de nouveau. »

Une chose est sûre, l'expérience tant de fois renouvelée du déracinement a forgé le goût de Miguel Bonnefoy pour les mots et les livres. « Lorsqu'on n'a pas un territoire propre, on est obligé de créer sa propre géographie. Quel que soit le pays, j'ai pu emporter avec moi les livres, les mots et la langue française, que j'étudiais dans les lycées français. » À la maison aussi, Miguel est poussé à la lecture. Mais au-delà des livres, « la culture en général était très présente. Mes parents recevaient beaucoup d'écrivains, mais aussi des musiciens, des peintres, des historiens de l'art… » De cette fréquentation bigarrée, Miguel a tiré un adage : « Tout comme un médecin qui ne s'intéresse qu'à la médecine n'est pas un bon médecin, un écrivain qui ne s'intéresse qu'à la littérature n'est pas un bon écrivain ! Il faut savoir s'imprégner de toute chose pour faire œuvre de littérature. »

Et de s'interroger : « Si l'on n'a pas la capacité d'être ému par Tchaïkovski, comment imaginer qu'on va pouvoir écrire une bonne phrase ? »

Adolescent gourmand – « et pas uniquement pour la lecture ! » –, Miguel Bonnefoy dévore Aymé, Zola, Faulkner, Zweig, Kafka, Cortázar, Garcia Marquez... Sa mère l'incite à lire Borgès. Son père, « marxiste-léniniste et athée jusqu'à l'os », lui assure que l'Ancien Testament est « la plus grande histoire de la littérature ». De la lecture, Miguel passe tout naturellement à l'écriture. Mais le jeune homme a besoin d'un cadre.

Il le trouve sur Internet, sur le site Bonnenouvelle.com : « Il me fallait des contraintes pour pouvoir me libérer. Une date de rendu, un thème, un nombre de pages. » En 2013, il remporte le Prix du jeune écrivain avec *Icare et autres nouvelles*. Une porte s'ouvrait... Aujourd'hui, l'œuvre de Miguel Bonnefoy comporte déjà quatre romans – *Le Voyage d'Octavio* (Rivages, 2015), *Jungle* (Paulsen, 2016), *Sucre noir* et *Héritage* (Rivages, 2017 et 2020) – et l'auteur peut s'enorgueillir de nombreuses sélections et distinctions pour des prix littéraires.

Une reconnaissance dans le milieu, c'est évidemment un atout pour promouvoir les ouvrages de Miguel Bonnefoy en librairie. Y compris dans les librairies francophones hors de France, que le jeune auteur perçoit comme « les fantassins de la culture française ». Avouant une affection particulière pour celle de Santiago du Chili et son hôte, Maryline Noël – « une femme capable de faire vivre des

pages françaises à 12000 kilomètres de Paris » –, Miguel Bonnefoy voit surtout dans « ces espaces de quiétude, de bonheur et d'équilibre, un terreau fécond pour le futur ».

Les librairies sont aussi l'occasion de rencontrer des lecteurs, dont certains lui révèlent, à l'instar du libraire de Salon-de-Provence, des aspects de son œuvre qu'il ne soupçonnait pas. « Un jour, une lectrice, psychanalyste de profession, a souligné que dans tous mes livres, il y avait un bateau qui arrivait quelque part. » De quoi interpeller l'auteur sur la manière dont « l'inconscient décide de fixer certains nuanciers du monde ». Et le convaincre d'en continuer son exploration à travers les mots.

Jean-Claude Gerez

LORSQUE JE VOYAGE À L'ÉTRANGER, LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE FAIS EN SORTANT DE L'HÔTEL, C'EST ME RENDRE DANS LA LIBRAIRIE LA PLUS PROCHE.

EDO BRENES

EDO BRENES

C'est devenu un rituel. « Lorsque je voyage à l'étranger, la première chose que je fais en sortant de l'hôtel, c'est me rendre dans la librairie la plus proche. »

Auteur de bandes dessinées costaricain, Edo Brenes, 37 ans, a gardé l'une d'elles dans son cœur. « Avec ma femme, nous passions beaucoup de temps à la librairie Heffers, à Cambridge, en Grande-Bretagne. Nous y allions à vélo, filant par les ruelles de cette cité médiévale. » L'enseigne bleu marine tranchait sur les briques rouges des immeubles alentour. « Heffers était vaste et le rayon bandes dessinées, au fond du magasin, regorgeait de trésors sur plusieurs tables. On pouvait s'asseoir dans la librairie, mais l'excitation de la découverte était telle que je restais debout ! J'y passais des heures et repartais le sac plein. »

Si dessiner a toujours été sa passion – « enfant j'étais très bon en mathématiques, mais mes cahiers étaient remplis de dessins ! » –, Edo Brenes a pourtant mis plusieurs années à comprendre qu'il pourrait vivre de son talent. « J'avais terminé mes études dans une faculté d'animation, puis réalisé quelques clips et produit des illustrations pour des agences de publicité, mais je n'étais pas heureux. Parallèlement, je menais quelques projets personnels de BD. » Des créations cependant trop en décalage avec ce qui était proposé (et accessible) à l'époque au Costa Rica, où les seules références étaient les super-héros.

Et c'est dans une autre librairie, à New York cette fois-ci, qu'Edo Brenes aura la révélation : « Dans une toute petite échoppe, j'ai découvert une multitude d'œuvres peuplées de héros du quotidien, auxquels je pouvais m'identifier. Ces œuvres correspondaient enfin à ma vision du travail de bédéiste. »

Car l'univers d'Edo Brenes est peuplé de gens simples. En particulier ceux de Puerto Limon, au sud-est du Costa Rica, au bord de la mer des Caraïbes. Enfin presque au bord. Car loin des maisons cossues du littoral, Edo raconte la vie des locaux au milieu du XXe siècle, pour la plupart des Noirs qui travaillent dans les champs de café. Des descendants d'esclaves, brimés mais joyeux, pauvres mais généreux. Pour recréer cet univers, Edo s'est baladé dans les rues de la ville. « Mais c'est surtout lors des réunions familiales, en écoutant les anciens, que j'ai puisé l'inspiration. Chacun y allait de son histoire, de son anecdote. » Edo s'est aussi appuyé sur des centaines de photos d'époque, montrant la vie quotidienne de cette tour de Babel tropicale.

C'est d'ailleurs un peu son histoire que raconte Edo dans *Bons baisers de Limon*, son premier album publié en français (Casterman, 2021). Celle d'un jeune étudiant qui s'empare d'une boîte de vieilles photos. En interrogeant les témoins du passé, il retrace en couleurs pastel une histoire familiale secrète, nouée autour d'un triangle amoureux entre une jeune fille et deux frères.

Une version française qui rappelle à Edo que sa carrière d'auteur de bandes dessinées a vraiment démarré lors d'un concours organisé en 2016 par l'Alliance française de San José, la capitale du Costa Rica, où il a étudié le français pendant cinq ans.

Plus encore que la surprise de remporter le concours et la satisfaction de voir les cinq pages de l'histoire *Mi vida con Mickey Mouse* [*Ma vie avec Mickey Mouse*] être exposées, Edo Brenes a rencontré Nicolas Grivel, agent littéraire français, dénicheur de talents de la bande dessinée. « Il a cru en moi et m'a poussé à travailler. Et cette confiance a changé ma vie. » Mais pas son habitude d'entamer chaque séjour à l'étranger par une visite à la librairie la plus proche de son hôtel.

Jean-Claude Gerez

LES LIBRAIRIES FRANCOPHONES SONT, À L'ÉTRANGER, UN RELAIS DE LA CULTURE FRANÇAISE À CÔTÉ DES INSTITUTS, DES CENTRES CULTURELS ET DES MÉDIATHÈQUES.

EUNJUNG CHAI

EUNJUNG CHAI

« Pour moi, le français est à la fois ma langue littéraire et ma langue de l'émotion » : pour son premier livre, *Deux Coréennes* (Buchet-Chastel, 2019), qu'elle a consacré au récit douloureux d'une réfugiée nord-coréenne en Grande-Bretagne, l'écrivaine Eunjung Chai a choisi la langue qui lui convenait le mieux. Un choix a priori singulier quand on est née, comme elle, en Corée du Sud, qu'on est anglophone et qu'on habite en Grande-Bretagne…

Mais l'itinéraire atypique de cette Sud-Coréenne de 56 ans l'a presque tout naturellement amenée à faire ce choix, car après avoir passé son adolescence dans les pays francophones où son père diplomate était successivement muté – Cameroun, Tunisie, Sénégal… –, elle a décroché un DEA de lettres modernes à la Sorbonne. Ainsi, quoiqu'elle vive désormais à Londres, il n'a jamais fait de doute dans son esprit que le français serait sa langue d'écriture.

La genèse de son livre en dit long sur son attachement au français : il lui avait été demandé d'être l'interprète d'une réfugiée nord-coréenne au destin cauchemardesque : celui de Jihyun Park, qui, fuyant la Corée du Nord, aboutit dans une province chinoise où elle deviendra esclave sexuelle. Le témoignage de cette femme a fortement ébranlé Eunjung Chai. Alors, lorsque la Nord-Coréenne a demandé à la Sud-Coréenne de coucher son histoire sur papier, elle a aussitôt accepté, mais non sans préciser qu'elle souhaitait écrire en français.

Jihyun, qui s'attendait plutôt à ce que son témoignage soit écrit dans la langue de son pays d'adoption, la Grande-Bretagne, a cependant accepté l'étonnante proposition. Pour Eunjung, la réaction spontanée de sa coautrice (les deux femmes ont signé le livre ensemble) fut « un cadeau du ciel ».

Pour celle qui avait autrefois fréquenté à Séoul un espace d'échange de livres en français, La Bouquinerie solidaire, c'est la librairie francophone de Londres La Page qui va servir de déclic à sa carrière littéraire. Un jour, en parcourant les rayons, elle a découvert un ouvrage consacré à la vie d'un petit garçon au Cambodge durant la guerre. Ce livre, *Sothik* (par Marie Desplechin et Hok Sothik, illustré par Tian et publié à l'École des loisirs, 2016), « a fait jaillir l'étincelle qui m'a donné l'envie d'écrire », se souvient Eunjung. Jusque-là, cette lectrice assidue de Balzac et de Proust se sentait trop intimidée par des œuvres telles qu'*À la recherche du temps perdu* pour imaginer, un jour, pouvoir, elle aussi, écrire. Mais après avoir participé à un atelier d'écriture, non seulement elle a découvert ses propres talents en la matière, mais comme pour se gausser de ses références proustiennes, elle s'est attachée à développer « une écriture très sobre » !

La fréquentation des librairies a donc joué un rôle déterminant pour cette écrivaine de fraîche date et grande lectrice qui, par ailleurs, prise peu le livre numérique : « Les librairies francophones sont, à l'étranger, un relais de la culture française à côté des instituts, des centres culturels et des médiathèques, estime-t-elle.

Les librairies font partie d'un ensemble et constituent des lieux de convivialité, des espaces d'authenticité où je me sens bien. »

Bruno Philip

S'IL FAUT TOUJOURS RECONNAÎTRE À LA LITTÉRATURE SA VOCATION INTIME, IL FAUT AUSSI SE SOUVENIR D'ELLE COMME INSTRUMENT DE RÉSISTANCE ET REFUGE.

KAMEL DAOUD

KAMEL DAOUD

Fin septembre 2021 a eu lieu, à Tunis, le congrès mondial des écrivains de langue française, auquel je fus invité. Je me souviens particulièrement de ce moment où, à l'occasion d'une table ronde publique, j'ai eu une réponse que je n'avais ni anticipée ni préparée. « Lire Balzac en arabe fait partie de la francophonie », lançai-je à l'assistance. Si la formule semble être un invraisemblable raccourci, elle fut curieusement vite déchiffrée : une langue ne perd rien lorsqu'elle est traduite. Au contraire, elle y gagne une autre dimension et paradoxalement affirme son essence : la culture qu'elle porte, son patrimoine de sens et d'œuvres.

Cette conviction est la mienne, par la réflexion, mais aussi par une histoire personnelle : manquant de livres dans l'environnement de l'Algérie des années 1970-80 du siècle dernier, j'ai eu la chance de lire des chefs-d'œuvre de la littérature française et occidentale en arabe, et de lire des chefs-d'œuvre de la littérature « arabe » en français. L'expérience m'a laissé entrevoir, dans la confusion de cet âge et ses intuitions, que ce qui définit une langue n'est pas sa phonie, mais ce qu'elle transporte, donne à partager, préserve et transmet dans son silence.

Mais Balzac est-il encore vivant ? Oui, assurément, par la langue, la diffusion et la traduction. L'éternité, autrefois si sublimée par les écrivains, est assurée par une chaîne que l'on occulte derrière l'élan philosophique : l'éternité de l'écrivain après sa mort, c'est son œuvre, oui, mais grâce aux éditeurs, aux libraires et aux traducteurs.

La perpétuation est l'œuvre humble et persistante d'une chaîne d'acteurs que l'on ne voit pas en tournant les pages du livre qu'on lit dans le pays le plus excentré. Une chaîne de mains qui peut être mise à mal par la censure, la difficulté, le manque de moyens ou la faillite de la volonté à assurer à une langue, c'est-à-dire à ce qu'elle partage, la diffusion la plus large.

En Algérie, l'usage idéologique dominant voudrait, depuis des décennies, qu'on annonce irrémédiablement la mort de la langue française. On s'y attelle avec zèle et on dissèque un cadavre que personne n'a jamais encore vu. Malgré une histoire de blessures et de douleurs, malgré le déni et le manque de moyens, la langue française ne meurt pas. D'ailleurs, si on en proclame si souvent la mort, c'est peut-être que la survie de cette langue est, en réalité, assurée. Par qui ? On se plaît à résumer ce triomphe en invoquant l'exemple d'écrivains francophones algériens qui, génération après génération, viennent démentir ces funérailles. À chaque fois que l'on croit cette langue éteinte, viennent la raviver des femmes et des hommes qui en ramènent le bruissement vers la France, mais aussi vers le reste du monde où la langue se pare de pluralités.

La francophonie en Algérie – deuxième pays le plus francophone après la France – a le statut d'une résistance à l'effacement, mais aussi d'une nécessité pour préserver ce qui, paradoxalement, est aussi nécessaire à la France et à la langue française qu'à l'Algérie elle-même dans la lente élaboration de son apaisement intime. Mais s'agit-il là encore seulement d'écrivains ? Non.

À l'été 2015, mon roman *Meursault, contre-enquête* était au cœur de l'actualité et de ses polémiques. Le roman, écrit presque dans un élan ludique d'amusement et d'hommage envers la figure titulaire d'Albert Camus, édité en Algérie, eut un succès qui attira les contradicteurs. Ce roman ne fut pourtant possible que grâce à des éditeurs algériens, spécialisés dans la belle littérature aussi, engagés opiniâtres dans une voie où en général on n'espère ni l'enrichissement ni la mainmise sur le marché éditorial, mais seulement la réponse heureuse à une vocation.

Mais je me souviens surtout de ces lecteurs debout, alors qu'il pleuvait dans la grisaille d'un ciel couvert et chaud, attendant ma parole que je ne trouvais pas, dans un endroit où nous sommes arrivés, mon éditeur et moi, après des heures de route. La rencontre « littéraire » se déroulait dans une librairie, au cœur d'un village en Kabylie, un week-end. Nous fûmes reçus par un libraire enthousiaste qui assura, avec ses maigres moyens, l'accueil, le partage du repas et l'organisation de la rencontre. Et par des lecteurs muets, attendant de l'écrivain et du livre quelque chose que je n'arrivais pas à définir et qui par la suite se révéla : la communion autour de la liberté. Celle de lire, d'écrire, d'interroger, de répondre. S'il faut toujours reconnaître à la littérature sa vocation intime, il faut aussi se souvenir d'elle comme instrument de résistance et refuge. Ils m'écoutèrent et, surtout, je les ai écoutés. Un livre se lit parfois ainsi : dans tous les sens possibles. Et je garde en mémoire le sourire heureux du libraire comme un bel épilogue.

En Algérie, la diffusion du livre est difficile. Le réseau des librairies est pauvre, le métier « ne paye pas » et la vocation est celle d'une résistance plutôt que d'un commerce. Le livre y creuse cependant son chemin, soutenu par l'éditeur, le libraire, l'Institut français et d'autres mécènes discrets. Et au bout de cette chaîne, il y a cet homme, le libraire qui, humble, enthousiaste, comme cerné de discrètes solitudes, que j'ai rencontré sur le seuil de sa librairie, dans ce village algérien. C'est là que s'offre à voir, pour moi, le nœud d'efforts qui permet de faire vivre le livre, une langue. On m'interrogea sur le sens de l'œuvre, de l'acte d'écrire, et on attendit de moi cette réponse qui pourtant était là, en eux, par eux : ce qui donne du sens à un livre, ce sont les gens qui l'attendent, debout, dehors sous le ciel couvert et chaud.

L'enjeu est-il seulement éditorial ? Non, évidemment. Dans des pays comme l'Algérie, ailleurs dans le Maghreb ou dans le monde, la langue française, son usage, ses écrivains, ses soutiens sont une ligne de résistance à l'effondrement de quelque chose dont on a beau jeu de décrier la vocation, mais qui reste notre patrimoine salutaire : l'universalité. Celle de la littérature, de l'exercice de liberté qu'elle incarne, de la possibilité de la rencontre qu'elle suggère. Lire, c'est nourrir une altérité, on le répète souvent. Et cette altérité n'est pas seulement un vœu philosophique. C'est ce lien, nourri ou appauvri, qui aujourd'hui ouvre sur la radicalité ou la compréhension, l'erreur ou la vérité, la violence ou l'acceptation, la rancune nourrie ou la réparation de soi, la guerre ou l'acquiescement.

À nourrir cette langue, on s'abreuve à la source du monde démultiplié, de sa pluralité, et on apaise en soi la tentation du repli, si malheureuse, si coûteuse dans sa conséquence.

Cela se fait par le soutien au livre, au libraire local dans sa solitude de passeur et de sentinelle, à l'éditeur. C'est une vocation, mais aussi une politique, des moyens et un lien à resserrer entre ces acteurs qui aident à ce que le monde soit un partage et non un accaparement. Car c'est surtout la misère culturelle qui est à l'origine de toutes les autres.

Et on ne découvrira pleinement l'importance des « passeurs » de la culture, du sens que prend alors une librairie locale dans un pays lointain, de l'importance de ce sacerdoce, que le jour où on subira le coût d'un monde où on n'aura pas su diffuser les livres, soutenir les éditeurs et encourager le partage du livre et de ce qu'il incarne dans son corps augmenté à l'infini par les librairies du monde.

Kamel Daoud

DANS UNE LIBRAIRIE,
LE MONDE EST LÀ,
MAIS SILENCIEUX.

NÉGAR DJAVADI

NÉGAR DJAVADI

Du plus loin qu'elle se souvienne, Négar Djavadi n'a jamais eu un rapport tout à fait simple avec le français. En Iran où elle est née, aller au lycée français instaurait une différence embarrassante entre elle et les autres enfants de son quartier. Elle se rappelle son père l'emmenant à la librairie Larousse, à Téhéran, et lui mettant entre les mains, sans considération pour son jeune âge, des ouvrages de Beckett ou de Sartre. Puis la révolution est arrivée et le lycée a fermé. Réfugiée en France à onze ans, Négar Djavadi découvre un autre genre de difficultés. Comme l'explique le personnage central de son roman *Désorientale* (Liana Levi, 2016) : « Croyez-moi, personne ne rate l'étranger. Personne ne résiste au plaisir poisseux de gratter là où il y a différence. La langue est assurément le moyen le plus facile de le coincer, de l'enserrer, jusqu'à ce que sa façade de normalité acquise de longue lutte se craquelle et pendouille sur son corps embarrassé. »

Alors, plutôt qu'à l'école, c'est grâce à la littérature que Négar Djavadi se met à véritablement apprécier le français. Grâce à Marguerite Duras en particulier : « Le reste m'intimidait terriblement. Pas Duras. Son français était un français de petite Vietnamienne, une langue de pauvre, comme le mien. » En France, le rapport à la langue lui semble comme crispé. « En lisant Duras, je me disais qu'on pouvait écrire comme cela, un français de "petit Blanc", que c'était acceptable. » La sacralisation du français – et l'enjeu identitaire qu'il constitue parfois – lui déplaît.

Aussi est-elle surprise, en arrivant en Belgique pour étudier le cinéma, de découvrir un rapport plus ouvert à la langue : « Le français est aussi la langue des Belges, mais ils n'en font pas tout un foin ! » Dans ce pays à cheval entre trois cultures et où l'Europe est très présente, l'auteure se sent libérée. « En Belgique, j'étais vue comme une Française, alors qu'en France, je me débattais avec mon identité. » De là, peut-être, la veine qui sous-tend ses scénarios et ses romans (parus chez Liana Levi) : la place de l'homme dans le monde social et politique et son lien avec la mémoire. L'auteure cite, pour illustrer cette idée, une phrase du *Livre du rire et de l'oubli* de Milan Kundera : « La lutte de l'homme contre le pouvoir, c'est la lutte de la mémoire contre l'oubli. »

Mémoire, passage du temps, place dans le monde..., on s'émeut à l'entendre alors parler de ce qu'elle ressent lorsqu'elle pénètre dans une librairie. « La librairie, pour moi, c'est l'intemporalité : je sors du temps et du vacarme de la vie. C'est un lieu de paix, un lieu où l'on se reconnecte avec quelque chose de soi, une chose qu'on a oubliée. » Il y a tant à découvrir parmi les piles de livres, tant de rencontres possibles. Il lui semble qu'une librairie est un peu comme une malle aux trésors. Et pour cette auteure française bercée de persan, familière de la littérature anglo-saxonne, lectrice d'essais autant que de romans, dans une librairie, « le monde est là, mais silencieux ».

Lucie Paye

JE CONSIDÈRE LES LIBRAIRIES FRANÇAISES À L'ÉTRANGER COMME DES POSTES AVANCÉS, ET LES LIBRAIRES COMME DES PIONNIERS.

TIMOTHÉE DE FOMBELLE

TIMOTHÉE DE FOMBELLE

Si l'on ne présente plus Timothée de Fombelle, peut-être ignore-t-on toutefois qu'il a passé une partie de son enfance en Afrique. L'auteur a gardé de son expatriation l'image métaphorique d'une « île » : celle de la vie loin de chez soi. « Étrangement, cela a enfoncé plus profondément mes racines. Mon imaginaire s'est frotté à d'autres univers, d'autres civilisations, mais il est devenu d'autant plus particulier et personnel. » Cette époque lui a offert de concevoir la langue française comme un organisme vivant, capable de sauter les frontières, de raccourcir les distances, trouvant un terreau fertile en chaque pays et même en chaque personne. « C'est, selon moi, une définition de l'écriture, du style : le langage revisité par une vie. »

Pour Timothée de Fombelle, la langue est un pays en soi, un territoire que l'on habite et qui lie les êtres par-delà les différences, un peu comme le fait l'enfance. « L'enfance est un espace qui nous est commun à tous, pour moi. J'y retourne chaque jour. » La langue comme maison, l'approfondissement de soi dans le dépaysement et l'enfance où plongent les racines..., lorsque l'écrivain évoque ces thèmes, on songe plus particulièrement à certains de ses ouvrages : *Tobie Lolness* (Gallimard Jeunesse, 2006 et 2007), qui l'a fait connaître, *Neverland* (L'Iconoclaste, 2017), magnifique hommage à l'enfance, ou encore *Alma* (Gallimard Jeunesse, 2021) que s'arrachent petits et grands. « Aujourd'hui je me rends compte que plus mes livres me ressemblent, plus ils touchent des gens éloignés de moi. »

Épiques, intimes et addictifs, les ouvrages jeunesse de Timothée de Fombelle sont tout cela à la fois. « Je fabrique des lecteurs à longueur de journée », confiait-il lors d'une interview précédente. Comment ne pas développer le goût de lire, en effet, lorsque magnifiée par l'intensité de ses livres, la vie devient plus grande, plus tragique, plus émouvante… À cela s'ajoute une écriture subtile et maîtrisée dont témoignent aussi ses œuvres pour adultes. Au-delà de l'inspiration et des idées, son travail en est un de mots : « Je me sens vraiment artisan, très proche du cordonnier ou de l'ébéniste, quand je suis penché sur une phrase ou un paragraphe pendant des heures. »

C'est à l'adolescence que Timothée de Fombelle se met à fréquenter les librairies : « Je me calais dans un coin, discrètement. Je lisais beaucoup sans acheter, je l'avoue. » Aujourd'hui encore, il se dit « fou de librairies », s'y rendant à peu près tous les jours. Au-delà de la part visible – le fonds présenté en rayon, la lumière, le climat de l'endroit, son décor –, il rend hommage à la part invisible du lieu : l'esprit des libraires, qui est partout présent : « leur parcours, leur vie, leur première rencontre avec le livre, ce qui les a amenés là et comment cela détermine entièrement le lieu ».

Ainsi voit-il dans la librairie un paysage dont le libraire serait le paysan : les haies taillées et celles laissées sauvages, les chemins droits ou sinueux, la couleur des champs selon les saisons, les traces du passé et celles du présent. Et chaque paysage est différent.

À l'étranger, Timothée de Fombelle se souvient de la Librairie de France lorsqu'il était enfant, à Abidjan, ou encore d'une librairie francophone dans la rue de l'Opéra à Hanoï – il vivait alors au Vietnam. « Je m'y sentais plus à la maison que dans n'importe quel consulat ou ambassade ! En tant qu'écrivain, je considère ces lieux comme des postes avancés, et les libraires comme des pionniers. »

Lucie Paye

JE NE SUIS PAS UN PROFESSIONNEL, JE SUIS VENU SUR LE TARD À L'ÉCRITURE, EN ÉCRIVANT DES CONTES POUR ENFANTS.

AMARNATH HOSANY

AMARNATH HOSANY

Telle est la modeste présentation que fait de lui-même l'écrivain mauricien Amarnath Hosany, 62 ans. Ancien fonctionnaire de la mairie de Quatre-Bornes, une grande ville située au sud de Port-Louis, la capitale de l'île Maurice, il est cependant un auteur jeunesse prolifique, avec, à ce jour, 23 publications, dont deux récompensées – l'un du Prix du livre insulaire Ouessant 2015 (*Le Facteur,* Bartholdi) et l'autre du prix Saint-Exupéry 2019 (*Les Papillons de Risha,* HongFei Cultures). En 2011, il avait été invité au Salon du livre de Paris.

Nul besoin de pousser Amarnath Hosany dans ses retranchements pour qu'il se transforme en avocat passionné de la francophonie sur cette île qui fut colonisée d'abord par les Français (entre 1715 et 1810), avant de l'être par les Britanniques, et où le français comme l'anglais restent des langues parlées couramment, à côté d'idiomes divers (créole ou bhojpuri, ce dernier étant d'origine indienne, comme une majorité significative de la population) : « À Maurice, la langue française domine dans la littérature et la chanson, même si on parle le créole à la maison, explique-t-il. Quand j'étais adolescent, j'allais à la bibliothèque de Quatre-Bornes, et c'est là où, au fil de mes lectures, j'ai vraiment choisi le français comme ma langue d'écriture. »

Mais pourquoi avoir privilégié le français à l'anglais ? « Parce que j'ai trouvé le français plus... accueillant. Les auteurs français que j'ai rencontrés, notamment à l'Institut français, m'ont frappé par leur ouverture

d'esprit. Bien sûr, on a aussi un British Council, mais l'ambiance m'y a donné l'impression d'un cercle un peu fermé... »

Les auteurs qui l'ont marqué sont d'abord les classiques de la littérature française : Molière, Voltaire, André Gide, Albert Camus : « J'ai étudié *La Peste*, puis *L'Étranger* ; puis ce fut Henri Bosco. J'ai eu la chance d'avoir des professeurs mauriciens passionnés. » La passion, décidément, c'est une qualité primordiale pour Amarnath Hosany, qu'il défend avec force au moment d'aborder le thème de l'importance de la librairie francophone : « Je tiens à faire la différence entre un libraire et un vendeur : le libraire doit être un passionné, très au courant de ce qu'il propose en rayon ; il n'est pas seulement quelqu'un qui vend des livres ! » Pour cet auteur qui n'a commencé à écrire qu'à la quarantaine, la librairie est l'essentiel « dernier maillon » de la chaîne auteur-éditeur-distributeur : « C'est le libraire qui rend le livre visible et qui permet qu'un acheteur s'en saisisse. C'est un rôle crucial ! »

Ses librairies préférées dans l'île ? « Il y a d'abord l'éditeur-libraire Atelier des Nomades, particulièrement actif. En ce qui concerne les librairies, je mentionnerai tout particulièrement Pressbook. » Comme son nom le laisse deviner, cette librairie, située dans le village de Tamarin, ne vend pas que des livres en français, mais ses responsables sont d'ardents défenseurs de la littérature dans la langue de Molière : « Une fois, raconte Amarnath Hosany, j'y avais été invité pour une séance de dédicace, et

le nombre de gens qui s'étaient déplacés expressément pour l'occasion m'a agréablement surpris. Et montré que lorsqu'un auteur est invité, le public répond présent ! » La passion, encore…

Bruno Philip

EN DÉCOUVRANT CES LIBRAIRIES À TRAVERS LE CATALOGUE DE L'AILF, J'AVAIS ENVIE D'Y ALLER PHYSIQUEMENT, DE CONNAÎTRE CES UNIVERS.

CE SONT DES LIEUX UNIQUES, QUI CONTRIBUENT À FAIRE VIVRE L'IMAGINAIRE DU MONDE.

KARIM KATTAN

KARIM KATTAN

Natif de Jérusalem, Karim Kattan a conquis son public avec un recueil de nouvelles et un roman qui traite de son pays, la Palestine. Il écrit dans une langue française poétique et constamment renouvelée, et entretient avec les libraires indépendants une belle relation d'amour.

En décembre 2021, Karim Kattan reçoit, à 32 ans, le prestigieux Prix des cinq continents de la francophonie pour son premier roman, *Le Palais des deux collines* (Elyzad, 2021). Dans cette œuvre, l'auteur raconte la condition palestinienne dans laquelle évoluent ses protagonistes, à travers une fiction mêlant force et fantasmagorie. Le jury a été touché par « la langue poétique et un art du récit mêlant dérision, humour et colère contenue, d'une grande originalité ». « C'est un prix qui consacre des œuvres écrites en français, mais qui viennent d'ailleurs, explique le jeune écrivain. Pour ma part, de Tunisie, puisque je publie aux éditions Elyzad. Cela situe la francophonie dans la périphérie, ce qui m'importe beaucoup, car je reste conscient de cet héritage que porte en elle la francophonie, de ce poids colonial et impérialiste qu'elle traîne. »

Le Prix des cinq continents de la francophonie a permis à Karim Kattan d'avoir accès à d'autres territoires de la francophonie. Son œuvre écrite en français offre à la Palestine un nouveau lectorat. « Pour moi, la francophonie, c'est à la fois une histoire lourde et cet éventail de possibilités. »

Ce docteur en littérature comparée, qui vit entre Athènes et la Palestine, entretient un rapport particulier avec la langue française : « Le français, c'est la langue de mes études et de mon travail depuis une quinzaine d'années. C'est aussi la langue de mon artisanat d'écriture – une langue que j'ai apprise jeune, puisque j'ai fréquenté l'école française très tôt à Jérusalem, même si elle reste une langue étrangère pour moi. C'est pour cela que je me donne des libertés avec elle, afin de la renouveler, de la décloisonner. »

L'auteur est également un fervent défenseur des librairies indépendantes : « C'est un miracle qu'elles existent encore. En tant qu'écrivain, lecteur et citoyen, je considère ces structures et le circuit qui vient avec comme quelque chose de vital, une promesse de richesse sans pareil. » Karim Kattan admire la lutte commune des libraires et des éditeurs indépendants, ces femmes et ces hommes qui, dit-il, mettent en avant les textes les plus intéressants. « Je suis fier d'être un des auteurs d'une maison d'édition indépendante qui propose des livres de Tunis, et pas du centre, de Paris, où la production tend à être de plus en plus uniforme. En outre, avec un éditeur indépendant, il y a plus de prise de risque et un accompagnement particulier. » L'Association internationale des libraires francophones (AILF), Karim Kattan la connaît d'abord par le biais de son site : « En découvrant ces librairies à travers le catalogue de l'AILF, j'avais envie d'y aller physiquement, de connaître ces univers. Ce sont des lieux uniques qui contribuent à faire vivre l'imaginaire du monde. »

Karim Kattan chérit ses moments passés dans des librairies où il va acheter un livre au hasard ou sur une proposition du libraire. « À Jérusalem où j'ai grandi, je fréquentais une toute petite librairie, *The Educational Bookshop*. On y trouvait une belle sélection de livres, pas mal centrée sur la Palestine, mais pas que. Quand j'y allais, je trouvais toujours un livre intéressant. C'est une librairie qui porte la marque de ses propriétaires, comme une obsession qui transpire, une idiosyncrasie. »

À Athènes, où il s'est installé il y a un peu plus d'une année, Karim Kattan est tombé sous le charme d'une librairie francophone : Lexikopoleio. « Mon premier contact, c'était en plein confinement. La librairie, située pas loin de chez moi, me permettait de résister. Elle me rassurait. Et puis, elle ne faisait qu'une seule grosse commande par mois. Je suis donc rentré dans une logique où je commandais des livres que je ne pouvais lire qu'un mois et demi plus tard. C'est une expérience qui a changé ma notion du temps en matière de lecture. Cela m'a sorti de cette instantanéité, de cette manie d'obtenir les choses tout de suite, et m'a installé dans l'attente – ce doux rituel de la Méditerranée. »

Hichem Houdaifa

MÊME SI JE NE CONNAIS PAS UN SEUL MOT DE FRANÇAIS, QUAND J'ENTRE DANS UNE LIBRAIRIE FRANCOPHONE, JE TROUVE QU'IL Y FLOTTE TOUJOURS COMME UN PARFUM ENVOÛTANT. ON S'Y SENT LIBRE ET LÉGER, ON A L'IMPRESSION DE PARTICIPER À L'ÉLÉGANCE FRANÇAISE, DE DEVENIR SOI-MÊME ÉLÉGANT...

JIMMY LIAO

JIMMY LIAO

Illustrateur et auteur d'albums jeunesse âgé d'une soixantaine d'années, le Taïwanais Jimmy Liao est très connu sur l'île « rebelle », que le régime pékinois voudrait s'approprier. En 1998, son premier album *Le Poisson qui me souriait* (HongFei Cultures) reçoit plusieurs prix. Depuis, plus de cinquante ouvrages ont vu le jour, traduits dans le monde entier.

L'un d'entre eux, publié en anglais sous le titre *A chance of sunshine*, publié en 1999, a été inclus dans la liste des « dix livres les plus influents » par la chaîne de libraires taïwanais Kingstones. Jimmy Liao, qui ne parle pas le français (ni l'anglais, d'ailleurs) prend plaisir à parcourir les rayons de librairies francophones, à Taïpei ou ailleurs. « Même si je ne connais pas un seul mot de français, quand j'entre dans une librairie francophone, je trouve qu'il y flotte toujours comme un parfum envoûtant, on s'y sent libre et léger, on a l'impression de participer à l'élégance française, de devenir soi-même élégant… »

Nombre de livres de Jimmy Liao sont traduits en français, comme *Le Poisson qui me souriait*, *Nuit étoilée* ou *Le Rocher bleu* (les trois chez HongFei Cultures). On les trouve tous à la librairie Le Pigeonnier, seule librairie francophone de Taïwan, qui se situe dans une ruelle calme de Taïpei. Ce lieu d'échanges est une « source d'inspiration » et un endroit qui « respire le calme et la beauté », confie Jimmy Liao.

En ces temps de monopole d'Amazon et d'achats sur Internet, Jimmy Liao, comme nombre d'écrivains et auteurs, ne prise guère les librairies en ligne : « On court toujours le risque d'être déçu lorsqu'on reçoit le livre par la poste. Et c'est particulièrement vrai quand il s'agit de livres illustrés : je n'aime pas acheter un livre si je ne l'ai pas pu préalablement le toucher ! »

Les vrais amateurs de librairies le savent, quand on se rend dans ces lieux, on a « le sentiment d'aller chez un ami. On sait où se trouvent les livres que l'on cherche, on peut prendre le temps de les feuilleter et de lire. » La survie des librairies « est menacée », déplore Jimmy, et c'est un vrai malheur, car pour lui, aller dans une librairie, c'est l'assurance « de passer un moment exquis qui rend belle la vie. » Tout est dit.

Bruno Philip

Jimmy Liao, auteur illustrateur taïwanais de renommée internationale, est publié en France par les éditions HongFei, basées à Amboise, en Touraine. Remarqué dès sa parution en 2020, *Nuit étoilée*, le chef-d'œuvre de l'auteur, a reçu le prix Sorcières 2021 dans la catégorie « Carrément beau maxi ». Les lecteurs français ont découvert dans la foulée *Le Poisson qui me souriait*, le premier livre de Jimmy Liao édité à Taiwan en 1998. En 2022, *Le Rocher bleu*, que l'auteur dédie à ses parents, est paru dans une nouvelle traduction de Chun-Liang Yeh, l'un des deux fondateurs des éditions HongFei. Pour plus d'informations, consultez www.blog.hongfei-cultures.com/jimmyliao.
© HongFei 2022

LA LIBRAIRIE INDÉPENDANTE
EST UN GAGE DE LIBERTÉ :
LIBERTÉ DE LIRE,
LIBERTÉ DE PENSÉE…

BEATA UMUBYEYI MAIRESSE

BEATA UMUBYEYI MAIRESSE

Survivante du génocide de 1994 dans son pays, le Rwanda, Beata Mairesse est partie poursuivre ses études en France, où elle s'est installée définitivement en 2007, à Bordeaux. C'est à Butare, principale ville de la province du Sud au Rwanda, qu'elle est née et a grandi. Elle se rappelle avoir acheté son premier livre à la librairie universitaire de Butare (qui n'existe plus aujourd'hui). Une histoire d'amour entre l'écrivaine et cette librairie, au point que Beata Mairesse conserve comme fond d'écran de son ordinateur une image souvenir de ce lieu mythique.

Après deux recueils de nouvelles et un recueil de poèmes, elle publie son premier roman en 2019, *Tous tes enfants dispersés* (Autrement). Récompensé par le Prix des cinq continents en 2020, le livre raconte l'histoire d'une famille sur trois générations, entre la France et le Rwanda, et aborde les thèmes du métissage et de la transmission. « C'est un roman qui pose la question des identités qu'on nous assigne, laisse entendre l'autrice. On nous assigne une identité en tant que femme, en tant que Noir, en tant que Blanc. Mais comment est-ce qu'on fait pour s'en libérer et exister en tant qu'individu ? » Son livre illustre ces questionnements et permet à des gens que la guerre avait dispersés de se retrouver et de se parler à nouveau. Un des personnages principaux du roman, la grand-mère, échappe aux massacres génocidaires en se terrant dans la cave située sous la librairie universitaire de Butare. « Elle a survécu cachée dans la maison des livres. Une métaphore pour dire que le livre (la librairie) peut sauver. »

Pour Beata Mairesse, la librairie indépendante ouvre à des choses qui ne sont pas décidées par de grands groupes commerciaux ou de grands courants idéologiques *mainstream*. Elle affirme que « c'est vraiment avoir accès à un grand panel de lectures et de littératures, et du coup, ça cultive l'indépendance du lecteur et sa liberté de pensée. » L'enjeu aujourd'hui, c'est cette vague qui déferle sur le monde, l'idée d'acheter un livre en un clic sur Internet, et de le recevoir chez soi, sans se déplacer. « C'est tellement facile – et fascinant, certes. Mais, à l'inverse, la librairie est un lieu de rencontres, d'échanges et de discussion ; c'est un lieu de conseils donnés par des gens qui savent de quoi ils parlent. » L'autrice avoue par ailleurs : « Je suis consciente du fait que nous, les auteurs, on n'est rien sans les libraires… Ce sont des gens qui croient en vous, et cela vous donne confiance pour aller de l'avant. »

Dans ses souvenirs, l'écrivaine relate cette expérience particulière, celle d'habiter dans un pays anglophone et de partir à la recherche de librairies francophones pour trouver des livres spécifiques. Elle se souvient : « Quand j'habitais à Ottawa, la capitale fédérale du Canada, une ville anglophone, j'allais dans une librairie francophone pour acheter des livres, même si je lis aussi en anglais. C'était l'emblématique Librairie du Soleil, ayant des succursales à Ottawa et au Québec. »

Si le français est sa langue d'écriture, elle n'entend pas revendiquer ou justifier son statut de francophone, car, explique-t-elle, le français lui appartient au même titre

qu'il appartient à tout Africain francophone, à un Français né à Paris et de parents français depuis quatre générations, à un Québécois ou à un Belge. « Quand j'ai commencé à écrire, c'est tout naturellement que je me suis servie du français, comme on se sert de ses mains, de ses pieds », dira-t-elle.

L'idée de la bibliodiversité évoque pour elle la possibilité d'accéder à une pluralité de points de vue, à plusieurs types de librairies, car chaque librairie a une âme différente. Le réseau des librairies francophones mis sur pied par l'AILF est, en cela, d'une grande utilité, car il permet aux professionnels d'échanger sur leurs pratiques, de s'enrichir à partir des expériences des uns et des autres. Et cela mérite d'être encore plus développé, tout comme les activités culturelles de proximité.

À propos de la lecture, l'autrice déclare être aussi une grande lectrice : « Je lis beaucoup. Je lis pour le plaisir, je lis pour me documenter à propos des livres que j'écris. » Ses préférences de lecture vont vers la fiction, le roman, les nouvelles, ainsi que, dans une moindre mesure, la poésie. Pour elle, il s'agit d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe ailleurs, de découvrir d'autres histoires : « Quand on lit, on voyage, on apprend des pans d'histoire méconnus de notre humanité. »

Jean Florentin Agbona

ON NE VANTERA JAMAIS ASSEZ LES BONS LIBRAIRES, CEUX QUI VOUS METTENT LE LIVRE QU'IL FAUT ENTRE LES MAINS.

ÉMILIENNE MALFATTO

ÉMILIENNE MALFATTO

« Les livres que j'écris viennent d'expériences, de rencontres et de tout ce que j'ai pu lire, entendre et voir ici et là. » Polyglotte et globe-trotteuse, Émilienne Malfatto est à la fois journaliste, photographe et écrivaine. « Je m'intéresse à l'intime. En mots, en photos. On me colle parfois l'étiquette de "reporter de guerre" – je ne la revendique pas, et je suis davantage concernée par tout ce qui se passe après la guerre (le post-conflit) ou autour de la guerre. Il y a énormément de vie autour de la guerre et dans la guerre, et ces histoires-là me captivent. »

Son premier roman *Et que sur toi se lamente le Tigre* (Elyzad, 2020) est un oratorio sombre et tragique situé dans une région qu'elle connaît bien, une zone rurale et conservatrice du sud de l'Irak. Une jeune fille tombée enceinte hors mariage y est condamnée à mourir pour avoir franchi cet interdit. Son frère aîné sera chargé de commettre le crime d'honneur. Au fil des pages, les voix déchirées des membres de la famille s'élèvent pour dire l'indicible, rejointes par les figures tutélaires du fleuve Tigre et du héros mésopotamien Gilgamesh. Cette poignante polyphonie a reçu le prix Goncourt du premier roman en 2021.

Après avoir étudié en France et en Colombie, voyagé un peu partout, vécu à Chypre, puis en Irak pendant plusieurs années, Émilienne Malfatto reconnaît que la diversité culturelle façonne son écriture et sa pensée. Tenir une conversation quasi simultanée en cinq ou six langues différentes ne l'effraie pas, bien au contraire.

« Il y a quelque chose de profondément joyeux, de profondément réjouissant à sauter d'une langue à l'autre, à les faire interagir. » De cette souplesse verbale et de ces entremêlements linguistiques émergent des possibilités d'expression qui ne lui auraient pas été offertes sans cela. « Certains mots ou concepts sont mieux rendus dans une langue qu'une autre. Et dans mes carnets de notes, il y a souvent plusieurs langues mélangées. Donc, oui, mon français s'en ressent fortement. Et je pense que mon imaginaire aussi. »

Tout comme, parmi la profusion des langues, émerge soudain le mot juste, ce n'est ni une clé, ni un contrat de bail qui font que l'on se sent chez soi lorsqu'on est citoyen du monde. « Question de gens, de lumière, d'odeurs, de sensations diffuses… » Quelque chose d'instinctif, poursuit Émilienne Malfatto, fait que l'on se sait soudain au bon endroit. Resurgit alors chez l'auteure le souvenir d'une librairie en Colombie. « Quand j'étais étudiante à Bogotá, un ami m'a emmenée dans une librairie vieille et craquante (littéralement : les planchers, les murs craquaient), installée dans une maison du centre-ville. Des livres d'occasion uniquement, dans tout un tas de langues. Sur plusieurs étages, des pépites rangées sur d'antiques étagères brinquebalantes, des fauteuils au velours élimé pour s'asseoir et bouquiner au calme. L'impression d'être passée dans un lieu hors du temps et de l'espace. J'y suis retournée souvent quand j'habitais à Bogotá. C'était un endroit très sécurisant au milieu du chaos de la ville. »

La librairie devient alors « refuge » aux parfums de bois, de papier et d'encre. Émilienne Malfatto rêve sa librairie idéale comme un endroit un peu à l'ancienne, où le temps serait suspendu. « Sans musique d'ambiance ni néons criards. Et avec de vrais bons libraires (qui sont tout sauf de simples vendeurs), des gens qui aiment les livres et qui aiment en parler. Qui sont gentils, aussi, qui ont une forme de bienveillance. On ne vantera jamais assez les bons libraires, ceux qui vous mettent le livre qu'il faut entre les mains. » Et nous d'espérer, justement, qu'un libraire nous mettra bientôt entre les mains le prochain roman d'Émilienne Malfatto.

Lucie Paye

LA LITTÉRATURE MAGHRÉBINE
EXISTE GRÂCE AUX LIBRAIRES
INDÉPENDANTS,
QUI NE CONSIDÈRENT PAS
CETTE ACTIVITÉ COMME
UN BUSINESS LAMBDA.

YAMEN MANAI

YAMEN MANAI

Jeune auteur de quatre romans très remarqués, Yamen Manai a bâti en France, où il vit depuis 1999, une œuvre déjà riche. Il entretient également un rapport étroit avec les librairies indépendantes, ces endroits où les littératures du monde trouvent leur place.

« Écrire en français est un acte que je n'ai pas théorisé avant de l'entreprendre. Même si, à la base, je suis arabophone, au moment où j'ai commencé à écrire, je l'ai fait en français. » Originaire de Tunis, Yamen Manai a été tout d'abord émerveillé par l'univers de la poésie arabe, qui était à portée de main puisque ces œuvres trônaient dans la bibliothèque familiale. C'est cependant la langue française qu'il a adoptée pour écrire. « Je me suis rendu compte que dans nos pays arabes, il n'y avait pas d'engouement pour le livre, que la littérature ne suscitait pas de passion. Chez nous, tout est fait pour étouffer la création, de même que l'édition de qualité et les circuits les plus intéressants de distribution et de diffusion. »

En France, où il s'est installé à l'âge de dix-huit ans pour poursuivre des études d'ingénieur dans le domaine des nouvelles technologies de l'information, il a découvert une autre dynamique culturelle et littéraire. « Dans les bus, dans le métro, au parc, je voyais des gens qui avaient un livre entre les mains. Ici, il y a des librairies partout, sans compter les émissions et les prix littéraires. Ce rayonnement pourrait expliquer un peu pourquoi j'ai finalement choisi le français comme langue de création. »

Pour Yamen Manai, les librairies indépendantes sont importantes pour les littératures venues d'ailleurs, parce que fondées par des personnes passionnées par l'écrit.

« La littérature maghrébine existe grâce aux libraires indépendants, qui ne considèrent pas cette activité comme un business lambda. Les autres, dépendantes de groupes d'entreprises ou appartenant à une chaîne de distribution n'offrent pas de place à la diversité culturelle, ne prennent pas de risques, ne s'aventurent pas en dehors des sentiers battus. » Ce sont ces professionnels indépendants qui offrent une vitrine aux œuvres proposées par de petits éditeurs. « La bibliodiversité doit être naturellement portée par les libraires. Alors que la réalité est tout autre. Ce n'est qu'en France que l'on fait la différence entre la littérature française et la littérature francophone, à laquelle on ne réserve qu'un petit rayon pas du tout mis en valeur. Ce n'est pas le cas dans des pays voisins, comme la Belgique ou la Suisse. »

Le lauréat du Prix des cinq continents de la francophonie en 2017 pour *L'Amas ardent* (Elyzad) garde de précieux souvenirs de ces antres de livres. À Tunis, tout d'abord, où il a grandi : « Quand j'étais enfant, j'avais la chance d'avoir en face de mon collège un lieu où l'on vendait des livres utilisés, des œuvres qui avaient vécu. Ce n'était pas cher, mais surtout, je passais des après-midis à écumer les piles, pour trouver les livres de mes auteurs préférés, une véritable chasse au trésor. »

Autre temps, autre expérience : cette fois-ci dans la banlieue pauvre de Paris, à La Courneuve. « C'était une librairie indépendante dans une zone déshéritée. Je suis venu animer une rencontre autour d'un de mes livres et je me suis retrouvé seul, face à cette libraire qui peinait à faire survivre son commerce. Pour moi, la leçon était évidente : consommer un livre présuppose un certain confort. Par conséquent, une librairie ne peut pas s'épanouir au milieu d'une population qui se bat pour s'en sortir. Les pouvoirs publics doivent investir dans ces quartiers ghettos, en multipliant les initiatives au profit de la culture pour tous. »

De manière indirecte, c'est une librairie, cette fois-ci pas indépendante, qui lui a donné l'envie d'écrire. « J'avais 23 ans et je me suis procuré, dans une grande surface, deux livres publiés par de grands éditeurs français. J'ai été très déçu par ces lectures-là. Je me suis dit alors que dans la littérature, il y avait du bon et du moins bon. Et qu'au milieu, il y avait de la place pour un jeune écrivain comme moi. »

Hicham Houdaifa

JE VAIS CHEZ UN LIBRAIRE
INDÉPENDANT COMME JE VAIS
CHEZ UN COIFFEUR, UN
TAILLEUR, OU UN DIÉTÉTICIEN.

IL CONNAÎT MES GOÛTS,
IL CONNAÎT MA TAILLE,
IL SAIT CE QUE J'AIME.

BLAISE NDALA

BLAISE NDALA

Écrivain originaire de la République démocratique du Congo, Blaise Ndala a aussi la nationalité canadienne. En dehors de l'écriture, il est juriste et travaille dans la fonction publique fédérale. Il a publié trois romans : *J'irai danser sur la tombe de Senghor*, d'abord aux éditions L'Interligne en 2014, puis chez Vents d'ailleurs en 2019, *Sans capote ni kalachnikov* en 2017 et *Dans le ventre du Congo* en 2021, tous deux publiés aux éditions Mémoire d'encrier. *Dans le ventre du Congo*, prix Ivoire 2021, s'inspire de l'histoire de l'actuelle RDC et de la pratique autrefois courante de constituer des zoos humains pour les visiteurs occidentaux.

Blaise Ndala a eu très tôt le goût de la lecture grâce à son père qui, de ses voyages, ramenait des livres à la maison. C'est d'abord dans l'intimité familiale, par l'entremise de la bibliothèque paternelle qu'il a perçu l'existence et le rôle des librairies. À l'âge où il s'est mis à acheter des livres lui-même, il avait déjà commencé à écrire : « J'ai constaté que, quand je suis devenu un vrai client des librairies, j'étais déjà en train d'écrire. »

En compagnie de ses camarades de collège, il fréquentait régulièrement la bibliothèque de l'Alliance franco-zaïroise (c'était le nom à l'époque) à Kikwit, ville située dans le sud-ouest du Congo. Fouillant dans ses souvenirs, Blaise Ndala se rappelle avoir également connu la librairie des Pères jésuites, un établissement modeste qui dépendait de la mission catholique où il a fait ses études primaires.

C'était la librairie paroissiale (de la paroisse Saint-Louis) et on y achetait des livres saints, des livres scolaires ou des livres religieux. Mais véritablement, c'est alors qu'il était déjà écrivain que l'auteur a connu sa plus belle « histoire de librairie ». Alors que son premier roman, *J'irai danser sur la tombe de Senghor*, publié au Canada, était réclamé par des lecteurs en RDC mais n'était disponible nulle part en Afrique, même à Kinshasa, sa ville natale, Blaise Ndala est parti lui-même à la conquête des librairies locales – seule solution apparemment pour voir son livre sur les tréteaux congolais. Une belle surprise serait au rendez-vous.

Parti avec une centaine d'exemplaires du roman dans sa valise, Blaise Ndala atterrit à Kinshasa tel un explorateur en terre vierge. Les premiers renseignements qu'il reçoit l'orientent vers le boulevard du 30-Juin, où est installée une librairie indépendante dirigée par un professeur d'université, Désiré Kabalé – la Librairie des Grands Lacs. C'est un réseau de distribution de livres avec une succursale dans la ville de Goma, à l'est du Congo, et une autre à Bukavu, dans le Sud-Kivu. Contre toute attente, son hôte lui lance : « Laisse-moi ton livre, l'histoire me paraît intéressante, la quatrième de couverture me tente. Donne-moi 48 heures, je vais le lire, puis reviens me voir. S'il m'intéresse, si je lui trouve un bon potentiel commercial, je te le dirai. »

Quand Blaise Ndala retourne voir le libraire comme convenu, l'affaire est conclue. Le libraire, malgré son espace réduit, lui prend la moitié de ses exemplaires.

C'est le souvenir qui a le plus marqué l'auteur, celui qu'il ne peut oublier. Et on le voit ému lorsqu'il l'évoque. Car il n'est alors qu'un primo-romancier qui arrive dans son pays où son livre ne circule pas, qui se dirige vers la librairie la plus prestigieuse de la ville et rencontre un libraire, lequel lit le livre et, après lecture, accepte de mettre celui-ci en rayon.

Ce qui se passe par la suite est encore plus étonnant. Quelques semaines à peine après, l'auteur est contacté par le libraire, qui lui annonce que le stock est épuisé et lui demande d'envoyer un nouveau lot. Pour Blaise Ndala, ce souvenir vaut toutes les autres heureuses expériences qu'il ferait par la suite : « Mon essor en tant qu'écrivain au Congo, d'où je suis parti comme aspirant doctorant et boursier en Belgique, s'est fait à travers cette librairie indépendante. C'est pour cela que c'est très important pour moi. »

Selon l'auteur, la bibliodiversité est l'expression littéraire et éditoriale de la diversité culturelle. C'est cette aptitude à dépasser les frontières et à faire connaître des auteurs qui viennent des marges ou écrivent peut-être dans des langues ou depuis des contextes géographiques ou culturels qui ne sont pas toujours ceux que l'on retrouve au centre. La bibliodiversité, c'est donc une manière de leur donner la parole, de faire émerger ces voix qui ne sont pas des moindres mais qui, sans l'intervention d'acteurs tels que les libraires indépendants, ne seraient peut-être pas découvertes.

Or, si on laisse se développer une sorte d'uniformisation ou de rétrécissement de l'offre littéraire, c'est vers un appauvrissement collectif que l'on se dirige.

Comme lecteur, Blaise Ndala se décrit comme à la fois curieux et très « indiscipliné », au sens où il ne suit aucune règle, aucun principe, aucune limite. « Je lis tout, partout », confie-t-il volontiers.

Jean Florentin Agbona

UNE LIBRAIRIE EST UN LIEU
PERSONNEL ET INTIME.

WILFRIED N'SONDÉ

WILFRIED N'SONDÉ

Wilfried N'Sondé est de ces interlocuteurs avec qui l'on se verrait parler des heures durant, de tout ce qui fait l'étoffe des hommes et l'épaisseur de la vie. « Ce qui me passionne, c'est la complexité humaine et la complexité d'être », lance-t-il. Son parcours seul pourrait contribuer à expliquer cela. Né au Congo en 1968, il a grandi en Île-de-France, a vécu vingt-cinq ans à Berlin, et habite désormais à Lyon. Il est l'auteur de six romans, parmi lesquels *Le Cœur des enfants léopards* (son premier roman, chez Actes Sud, 2007) et *Un océan, deux mers, trois continents* (Actes Sud, 2018), couronnés par de très nombreux prix.

Lorsqu'on lui demande où il se sent chez lui, Wilfried N'Sondé cite l'adage latin : « *Ubi bene, ibi patria* » (« Où je suis bien, là est ma patrie »). Explorateur de l'intériorité humaine et chantre des émotions dans ses livres, ce sont, dans la vie, les êtres qui l'entourent et les moments qu'il partage avec eux qui l'ancrent quelque part. « Partout où l'on peut respirer, partout où l'on peut trouver quelqu'un qu'on aime et qui nous aime, on est chez soi. »

Ce n'est donc pas tant le lieu qui nous fait, mais ce que nous en faisons. Prenez une librairie : Wilfried N'Sondé nous explique que le lieu n'est pas intéressant en soi, mais qu'il le devient dans la mesure où il est le reflet des personnes qui l'animent. « Une librairie est un lieu personnel et intime », dit-il. L'important, ce sont les êtres qui l'habitent et le font vivre, ce qu'on y fait et ce qu'il s'y passe. Pour Wilfried N'Sondé, la littérature est affaire

d'échanges, et les librairies sont des lieux clés pour cela. « Je vais à la librairie pas toujours pour acheter des livres, mais parfois seulement pour parler. À Berlin, lorsque j'y vivais, la librairie Zadig était pour moi à la fois un coin de France et un havre pour la diversité de la francophonie. » Cette diversité se nourrit et se forge dans les rencontres et le partage des langues et des idées. « Lorsque mon frère et moi avons donné un concert devant la Librairie française à Berlin, nous faisions vivre le français et ses textes pour des gens qui ne le comprenaient pas forcément, mais ils entendaient du français et nous le partagions. »

Alors que se passe-t-il lorsque le français se frotte à d'autres langues ? « La langue française a longtemps exigé que l'on ne parle qu'elle. Au Congo, mon père était forcé de parler le français. Lorsqu'il parlait kikongo à l'école, on l'obligeait à porter une tête de singe autour du cou. » Les choses ont changé, se réjouit-il. « J'aime le français qui ne veut pas être la seule langue. » À parler d'autres langues, nous bousculons la nôtre, et l'écrivain s'en félicite. Il y voit la possibilité d'inventer des formes nouvelles. Notre utilisation de la langue devient moins orthodoxe. Selon lui, la langue française n'a pas eu la chance de s'exporter dans des pays aussi peuplés et puissants économiquement que d'autres langues comme l'espagnol, le portugais ou l'anglais, et ceci explique une part de sa rigidité. « Le processus de rencontre entre des gens et des cultures n'a pas pour but d'obtenir que l'on soit comme les autres. C'est ensemble qu'on construit du nouveau. »

Lucie Paye

LA CONSTRUCTION
DE LA RELATION
AVEC LES LIBRAIRIES
ET LES LIBRAIRES
EST FONDAMENTALE.

MARCELLO QUINTANILHA

MARCELLO QUINTANILHA

« Une grande et belle surprise ! » C'est ce qu'a ressenti Marcello Quintanilha lorsqu'il a été proclamé lauréat du Fauve d'or au dernier Festival d'Angoulême pour *Écoute, jolie Marcia*, édité aux éditions Çà et Là. L'album raconte l'histoire de Marcia, infirmière dans un hôpital de Rio de Janeiro, amenée à gérer un conflit entre sa fille Jaqueline et les criminels de la favela dans laquelle elle vit. La décision que prend Marcia sauvera son enfant. Mais elle constituera aussi une trahison à ses propres yeux. Immergé, comme d'autres œuvres de Marcello Quintanilha, dans la culture urbaine populaire, *Écoute, jolie Marcia* a reçu les éloges de la critique pour sa représentation de la vie quotidienne dans les favelas et pour la palette de couleurs surréaliste qui accentue la tension entre comédie et tragédie dans le récit. Cet album illustre surtout le travail de cet auteur brésilien de 51 ans qui aime soumettre ses personnages à des choix cornéliens.

Né à Niteroï, une cité industrielle proche de Rio de Janeiro, Marcello Quintanilha a très tôt choisi la bande dessinée comme mode d'expression. « J'ai grandi dans un ancien quartier ouvrier qui a connu son apogée à la fin des années 1950-1960, avant de sombrer dans une longue décadence », raconte-t-il. Fils d'un ouvrier de l'industrie textile et joueur de football semi-professionnel, l'enfant grandit au sein d'un cocon familial stable et aimant, mais modeste. « Il n'y avait pas d'argent à la maison pour acheter des albums, donc je lisais des BD dans les journaux. »

De lecteur assidu, Marcello se mue en auteur dès son adolescence et publie, dans les années 1980, des bandes dessinées d'horreur et d'arts martiaux sous le pseudonyme de Marcello Gaú. L'occasion de convaincre ses parents de la viabilité de ce métier et de comprendre le sens qu'il veut donner à son travail. « Je me suis vite aperçu que ce qui était publié par ailleurs ne correspondait pas à ma conception de la narration, et j'ai commencé à m'inspirer de mon expérience de vie. »

Marcello Quintanilha publie ainsi, en 1999, son premier album, *Fealdade de Fabiano Gorila*. L'ouvrage raconte l'histoire d'un joueur de football dont la vie est bouleversée par la mort de Getúlio Vargas, ancien président du Brésil. Cette première œuvre est, notamment, étroitement liée à sa rencontre, un an plus tôt, avec François Boucq, auteur français prolixe qui lui présente son éditeur et un scénariste. Un coup d'accélérateur dans la carrière du Brésilien. Marcello s'installe en 2002 à Barcelone et commence à dessiner la série *Sept Balles pour Oxford*. Il crée également des albums qu'il publie au Brésil, dont *Salvador* (Veneta, 2005), *Mes chers samedis* (Çà et Là, 2009), etc. *Tungstène* (Çà et Là), sorti en 2014 et adapté en 2018 au cinéma, reçoit (déjà) le prix du meilleur roman policier au Festival d'Angoulême, en 2016.

Mal à l'aise lorsqu'il s'agit de définir son travail, Marcello Quintanilha assume en revanche son intention de communiquer à partir de thèmes qu'il estime pertinents, comme la musique populaire brésilienne et le sport,

« propices à la métaphore pour raconter la vie ». Autant de passerelles jetées vers le reste du monde : « Les lecteurs n'ont pas besoin de connaître la réalité brésilienne pour s'intéresser à mes histoires, car je travaille beaucoup sur l'humanité des personnages. » Ce désir d'universalité a aussi fait naître chez lui un sentiment tout particulier à l'égard de la culture francophone, découverte au hasard des étagères blanches qui meublaient la librairie Leonardo da Vinci, dans le centre de Rio de Janeiro. « Dans les années 1990, j'y passais beaucoup de temps, se souvient-il. Il y avait des albums importés de Moebius, Bilal ou Tardi, en français. Le lieu n'était pas confortable, mais c'était fascinant ! »

De cette époque, Marcello Quintanilha a surtout gardé la conviction que « la construction de la relation avec les librairies – en particulier les petites structures – et les libraires qui les font vivre est fondamentale. Pouvoir tisser une relation de confiance et d'échange avec son libraire est même essentiel ! »

L'auteur ne voit cependant pas d'incompatibilité entre petites librairies et commerce en ligne. « Au contraire, dans un pays immense comme le Brésil, la possibilité d'acheter par Internet est souvent la seule solution pour avoir accès à la lecture. Il faut juste que le marché soit correctement régulé. » Reste que les librairies offrent à Marcello Quintanilha ce qu'il chérit par-dessus tout : la rencontre et le débat avec les lecteurs. « Je ne rate jamais une occasion de dialoguer avec eux. »

Voire de jouer indirectement les Cupidons : « Un jour, un couple m'a raconté que c'était la deuxième fois qu'ils assistaient à une rencontre autour d'un de mes albums. La première fois, c'était celle où ils se sont connus ! »

Jean-Claude Gerez

NOUS VIVONS UNE PÉRIODE
TRÈS COMPLIQUÉE,
CARACTÉRISÉE PAR UNE
GRANDE CONCENTRATION.

CE SONT LES ÉDITEURS ET
LES LIBRAIRES INDÉPENDANTS
QUI SONT AUJOURD'HUI LES
GARDIENS DE LA DIVERSITÉ.
CE SONT EUX QUI NOUS
GUIDENT POUR FAIRE LE TRI.

LEÏLA SLIMANI

LEÏLA SLIMANI

La lauréate du prix Goncourt 2016 a eu très tôt le contact facile avec l'univers de la littérature, puisqu'elle a grandi dans un environnement où le livre était très présent. En particulier, il lui revient souvent ce souvenir d'un bouquiniste du quartier de l'Agdal à Rabat. « C'était une échoppe de livres d'occasion à Rabat, que je fréquentais quand j'étais au collège et au lycée. Il me reste l'image de ce bouquiniste, allongé dans sa boutique, nonchalant. Alors qu'en fait, c'était un homme d'une grande culture, qui avait quasiment tout lu. Il avait peu de moyens, mais il assurait l'essentiel : la transmission. »

C'est grâce à cet endroit que Leïla Slimani a fait l'apprentissage de la grande littérature, celle des auteurs classiques, les Zola, Balzac et autres Céline. « C'était pas cher du tout, surtout que la clientèle était composée de lycéens et d'étudiants. On y achetait des livres, mais on en revendait aussi. Les œuvres circulaient de main en main. C'était magique. » La romancière se souvient aussi de la librairie Kalila wa Dimna, située dans le centre-ville de Rabat, « où on ne trouvait pas tout, mais où on pouvait commander ce qu'on voulait. Même si, en général, les livres provenaient de France, surtout ceux qui étaient interdits d'entrée. »

En matière de librairies, c'est cependant à Paris que Leïla Slimani fera ses plus belles découvertes, celles de « ces passeurs du savoir qui construisent leurs espaces comme un théâtre ».

Familière de l'univers du bouquiniste, désordonné, avec ses piles que l'on met sens dessus dessous pour trouver l'œuvre recherchée, elle passe à celui des librairies et leurs tables thématiques, qui témoignent « d'une construction et d'une mise en scène bien établie ». Les librairies parisiennes sont également l'occasion d'une autre découverte, celle de la littérature contemporaine : « Pour la première fois, je me suis dit que je pourrais, moi aussi, un jour, avoir ma place dans ces espaces en tant qu'écrivaine. »

Leïla Slimani aime les librairies, surtout quand elles sont indépendantes : « J'y vais pour présenter mes livres, mais également pour y découvrir de nouveaux titres et auteurs. On s'y sent choyé, protégé. Elles sont emblématiques de la liberté de parole et de pensée. Il y a aussi cet effort physique, ce mouvement à faire pour trouver le livre que l'on cherche, ou simplement pour être aguiché par un titre, une couverture : soulever des piles, marcher, regarder, piocher… » La romancière plaide ouvertement pour la bibliodiversité, et ces librairies qui « se battent contre l'uniformité. La librairie, c'est assez individuel, c'est le cœur qui parle… »

L'autrice pense que la bibliodiversité est aujourd'hui sérieusement menacée : « Nous vivons une période très compliquée, caractérisée par une grande concentration. Ce sont les éditeurs et les libraires indépendants qui sont aujourd'hui les gardiens de la diversité. Ce sont eux qui nous guident pour faire le tri. »

Leïla Slimani ne cache d'ailleurs pas son respect pour le travail mené par l'Association internationale des libraires francophones (AILF), dont elle a rencontré les membres lors des derniers États généraux du livre. « Ce sont des sortes de soldats de la culture francophone et francophile, des personnes engagées et amoureuses de leur métier. L'AILF met en avant la diversité de la création dans cette langue française qui circule partout dans le monde. »

Peut-on espérer retrouver cette partie de l'intimité de l'autrice de *Chanson douce* (Gallimard, 2016), celle de son rapport avec les lieux dédiés aux livres, dans une de ses œuvres ? La réponse est *oui* : « Dans le troisième tome de la trilogie marocaine, où on retrouvera des éléments de mon enfance. » Hâte de lire ce livre qui clôturera cette saga familiale et où Leïla Slimani sera, pour la première fois, un personnage assumé de son propre roman…

Hicham Houdaifa

LA LIBRAIRIE, CE LIEU OÙ L'ON PEUT COMPULSER LE LIVRE PUIS L'ACHETER.

MORGAN SPORTÈS

MORGAN SPORTÈS

Morgan Sportès est à la fois un auteur prolifique et un écrivain atypique, au style décapant et provocateur. Ce pied-noir natif d'Alger a consacré une bonne partie de son œuvre (une vingtaine de livres) à l'Asie. De son passage à Bangkok comme coopérant à l'ambassade de France au début des années quatre-vingt, il a tiré un premier livre, *Siam* (Seuil, 1982), récit de ses aventures un peu déjantées dans la capitale thaïlandaise.

Il récidivera plus tard sur le même thème en racontant la saga des envoyés de Louis XIV au royaume de Siam au XVIe siècle (*Pour la plus grande gloire de Dieu*, Seuil, 1998), puis continuera sur l'Indochine du temps de Pétain (*Tonkinoise*, Seuil, 1998), pour finir par faire un long détour par le Japon auquel il consacrera deux ouvrages, l'un racontant ses amours nipponnes, et l'autre la destinée terrible des chrétiens de l'archipel au XVIIe siècle (*Rue du Japon*, Seuil, 1999 et *Le ciel ne parle pas*, Fayard, 2017).

Complice de Guy Debord qui dénonça en d'autres temps *La Société du Spectacle* dans un livre resté célèbre, Morgan Sportès a aujourd'hui plus que jamais des raisons de dénoncer le « monde de précipitation » dans lequel nous vivons, cet univers où la « marchandisation de la littérature entre en contradiction avec l'œuvre d'art ». C'est dire pour lui l'importance que continue de représenter la librairie, « ce lieu où l'on peut compulser le livre puis l'acheter ».

Pour lui, le e-book peut en effet s'avérer être une « escroquerie », et le « libraire conserve un rôle décisif » pour la littérature, « tout comme l'éditeur ». Mais attention, prévient-il, « encore faut-il que ce même libraire soit conscient du système marchand au sein duquel des ouvrages originaux peuvent être passés à la trappe ! »

Écrivain voyageur, mais aussi enquêteur compulsif (il s'est astreint à la lecture de milliers de pages de procès-verbaux d'accusés pour écrire son dernier livre, un ouvrage consacré à des apprentis terroristes – *Les djihadistes aussi ont des peines de cœur,* Fayard, 2021), Morgan Sportès continue, à soixante-quatorze ans, d'arpenter les chemins de l'Orient extrême.

À Bangkok, où il revient souvent, il fréquente la librairie Carnets d'Asie, un établissement à propos duquel il n'a « que des louanges à faire ». Un « havre » de francophonie dans cette frénétique *Krung Thep* (« Cité des anges », nom thaï de Bangkok), dont il décrivit naguère les frasques et les dérives nocturnes. À Alger, il se rendait avec sa mère dans une librairie où l'on ne trouvait que des ouvrages de série noire : c'est ainsi que Morgan Sportès a commencé à lire des polars à l'âge de douze ans. Avec le temps, après avoir lu Rousseau et Voltaire, il s'est découvert une passion pour Proust qui frise l'obsession : « J'ai lu cinq fois *À la recherche du temps perdu*, et comme c'est une œuvre magistrale, je continue à chaque fois d'y découvrir des aspects nouveaux. »

Quant à la question de la bibliodiversité, centrale aujourd'hui, il estime que son œuvre, qui touche à des sujets et à des thèmes très éloignés les uns des autres, en est en quelque sorte le vivant symbole : « Je suis dans une pluralité constante : quand j'écris sur les mousquetaires français au Siam du XVIIe siècle, je ne fais pas le même boulot que lorsque j'écris sur les djihadistes. »

Bruno Philip

ET PUIS, SURTOUT, UNE LIBRAIRIE, ÇA PARTICIPE À LA MISSION-MISSILE DE CERTAINS LIVRES, CELLE DE PERCUTER LES DICTATURES.

ISABELLE WÉRY

ISABELLE WÉRY

Formidable salut à toi, librairie indépendante !

Depuis Bruxelles, je t'écris d'amour et de feu, oui, une vraie lettre de feu et d'amour. Car que seraient nos vies sans toi, librairie ? Un tunnel sans début ni fin, un hiver sans halo de lumière, une ville sans centre-ville ! Poussez la porte d'une librairie indépendante, et c'est une bouffée de connaissance qui vous fouette le visage, c'est l'histoire de l'humanité et ses mille chapitres qui vous sautent dans les bras.

J'aime ma libraire, j'aime mon libraire. Parce qu'elle/il a un visage, qu'elle/il me sourit. Je les aime parce qu'elles/ils partagent avec moi leurs passions de la lecture. Un/une libraire, ça vous aide à dégoter LE livre, LA perle qui viendra bousculer votre perception du monde, c'est de la chair et des os, ce n'est ni un écran ni une machine. C'est une présence humaine qu'aucune plateforme d'achat en ligne ne vous offrira.

J'achète mes bouquins dans les librairies indépendantes, parce que je veux donner mon fric à des centaines d'artisans appartenant à un réseau solidaire de soixante librairies en Belgique francophone. Et que choisir à qui donner son fric, c'est déjà un acte de résistance dans ce grand et gras système capitaliste morbide-obsolète-mortifère.

Soyons clairs, mon muscle préféré, c'est l'imagination.

Et comme nous en avons besoin, de notre imagination, pour traverser nos existences dans ce monde complexe et bariolé ! Car c'est elle, l'imagination, couplée à nos facultés intellectuelles, qui survolte notre capacité à résister, à inventer, à créer. Et une librairie, ça vous booste l'imagination, ça vous démange, ça vous dérange, ça enclenche, c'est percolateur. Car lire un livre, c'est escalader l'infini du ciel à mains nues.

C'est boire de la sève d'imaginaire à grandes gorgées. C'est s'envoler dans des eaux fantasques et se laisser envoûter par des pieuvres de papier.

Lire, c'est accepter le risque de changer de peau.

Lire, c'est résister, c'est penser à donf, c'est réfléchir jusqu'à l'ébullition, c'est anéantir la mélasse-médiocrité. Aujourd'hui, les livres nous lient plus que jamais, ils tressent dans le ciel de nos cerveaux des constellations de lucidité, parfois d'espoir, parfois de très désespoir.

T'es belle, librairie indépendante, comme un arbre rempli de fruits intelligents, t'es sculptrice, librairie, tu viens raboter, peaufiner, lécher notre paysage mental. Tu es belle et tu as l'audace, celle des pavés dans la mare. Tu es la passeuse, l'entremetteuse, l'agitatrice. Tu es bombe.

Et tu enlumines la vie de nos quartiers et de nos communes, tu contribues à l'économie locale, tu vitalises avec entrain toute la chaîne du livre. Un quartier sans librairie, c'est triste comme un bord de mer sans mer.

Une librairie, c'est sensuel. On s'y sent cool, le temps y a suspendu son souffle, ou alors c'est qu'il est devenu élastique, le temps, ça a un parfum inédit de livres qui vous enlacent le cou avec leurs promesses de renouveau, non, vraiment, ça réconforte, une librairie, même dans les moments les plus rudes, ça te prend dans ses grands bras de papier.

Et puis, surtout, une librairie, ça participe à la mission-missile de certains livres, celle de percuter les dictatures.

Oui, décidément, j'achète mes bouquins en librairie indépendante.

Je t'avais prévenue, librairie, c'est une lettre d'amour... Tonitruants mercis d'être là, de résister, de nous permettre d'aiguiser notre paysage mental et de fertiliser mon muscle préféré : l'imagination.

Isabelle Wéry

PENDANT LA GUERRE,
À BEYROUTH, ALLER À LA
LIBRAIRIE ANTOINE ACHETER
DES LIVRES ÉTAIT MON PLUS
GRAND, ET PRATIQUEMENT
MON SEUL BONHEUR.

LAMIA ZIADÉ

LAMIA ZIADÉ

Lamia Ziadé a grandi à Beyrouth, dans une ville en guerre. Ce sont les livres achetés à la mythique librairie Antoine qui l'ont aidée à tenir. Cette part de son enfance, elle a tenu à la transcrire dans son roman graphique *Bye bye Babylone Beyrouth 1975/1979* (Denoël, 2010).

Elle s'en souvient encore, de la librairie Antoine, là où elle a acheté son premier livre. Et pour cause, Lamia Ziadé, alors enfant, vivait comme toute la population libanaise sous le joug de la guerre civile. « Ce sont les livres et cette librairie qui m'ont aidée à supporter ces quinze horribles années de guerre. Mon seul moment de plaisir, c'était quand je plongeais dans la lecture des livres. Ce sont ces livres qui nous ont fait tenir. »

Dans une ville marquée par la guerre, les trajets à l'extérieur de chez soi étaient limités, mais ils faisaient que la vie continuait malgré tout : « Pendant la guerre, à Beyrouth, aller à la librairie Antoine acheter des livres était mon plus grand, et pratiquement mon seul bonheur. Nous étions enfermés des jours et des semaines entières dans l'appartement à cause des bombardements, et mon seul plaisir dans ces moments-là était la lecture. »

L'enfant d'alors dévorait plusieurs livres par jour : « Au début, c'était les BD et les livres des bibliothèques rose et verte ; puis, adolescente, puisque la guerre a duré si longtemps, les romans, et toujours les BD… Je passais des heures chez Antoine à choisir les livres que j'allais acheter.

Le choix des livres était un plaisir en soi. Être dans la librairie était un plaisir. » Ces souvenirs de la guerre ont fait l'objet de son roman graphique, *Bye bye Babylone Beyrouth 1975/1979* (Denoël, 2010), un album qui couvre le début de la guerre – commencée en 1975, quand Lamia avait sept ans.

Un roman subjectif, puissant, dont les pages évoquent pêle-mêle souvenirs familiaux et scènes de guerre dans la ville bombardée, attentats meurtriers et joies de l'enfance. « J'ai dessiné et raconté dans *Bye bye Babylone* les souvenirs collectifs des Libanais, mais aussi des anecdotes plus personnelles, comme les séances de lecture à la lumière d'une bougie, pendant les bombardements… » – la lecture des livres achetés chez Antoine, justement !

La librairie Antoine, créée par Antoine Naufal (1912-1981), est une institution mythique à Beyrouth et reste à ce jour un des acteurs du livre les plus importants du Liban. La grande librairie de la capitale n'a cependant pas été épargnée par la guerre civile qui a mis à feu et à sang le Liban. « J'ai connu la librairie Antoine d'origine, qui était initialement dans le centre-ville de Beyrouth, dans le quartier des souks, et qui a brûlé dans les premiers mois du conflit. Avant, vraiment petite fille, j'y allais avec ma mère pour acheter des magazines pour enfants, comme Babar ou Nounours. C'est d'ailleurs un de mes souvenirs les plus vivaces du Beyrouth d'avant-guerre. Heureusement, quand le centre-ville est devenu inaccessible, Antoine a ouvert une nouvelle boutique dans le quartier où habitaient mes parents, à Achrafieh.

Je me souviens des sacs de sable posés contre la vitrine du magasin, qui était en rez-de-chaussée et sous-sol. Il valait mieux y aller quand il y avait de l'électricité, sinon on n'y voyait rien ! »

Aujourd'hui encore, la librairie Antoine poursuit son activité, notamment par le biais de ses succursales réparties aux quatre coins du pays. Lamia Ziadé entretient un rapport toujours fort avec cette institution : « C'est en grande partie grâce à la librairie Antoine que les livres occupent une place aussi importante dans mon travail et dans ma vie. »

Hicham Houdaifa

INDEX ÉDITEURS

Djaïli Amadou Amal :
Walaande*, l'art de partager un mari,* Ifrikiya, Yaoundé, 2010
Mistiriijo, la mangeuse d'âmes, Ifrikiya, Yaoundé, 2013
Munyal, les larmes de la patience, Proximité, Yaoundé, 2017 /
Les Impatientes, Emmanuelle Collas, Paris, 2020
Cœur du Sahel, Emmanuelle Collas, Paris, 2022

Miguel Bonnefoy :
Quand on enferma le labyrinthe dans le Minotaure,
edizione del Giano, Rome, 2009
Naufrages, Quespire, Paris, 2012
Icare et autres nouvelles, Buchet-Chastel, Paris, 2013
Traversée, Paulsen, Paris, 2013
Le Voyage d'Octavio, Rivages, Paris, 2015
Jungle, Paulsen, Paris, 2016
Sucre noir, Rivages, Paris, 2017
Héritage, Rivages, Paris, 2020

Edo Brenes :
Bons baisers de Limón, Casterman, Paris, 2021
Lobster Paradise, Ici-Même, Nantes, 2022

Eunjung Chai :
Deux Coréennes, Buchet-Chastel, Paris, 2019

Kamel Daoud :
Raïna raïkoum, Dar El Gharb, Oran, 2002
La Fable du nain, Dar El Gharb, Oran, 2003
Ô Pharaon, Dar El Gharb, Oran, 2005
L'Arabe et le Vaste Pays de Ô..., Barzakh, Alger, 2008
La Préface du nègre, Barzakh, Alger, 2008
Minotaure 504, Sabine Wespieser, Paris, 2011
Meursault, contre-enquête, Barzakh, Alger, 2013 et Actes Sud, Arles, 2014
Mes indépendances – Chroniques 2010-2016, Barzakh, Alger
et Actes Sud, Arles, 2017
Zabor ou les Psaumes, Barzakh, Alger et Actes Sud, Arles, 2017
Le Peintre dévorant la femme, Stock, Paris, 2018
Son œil dans ma main, photographies de Raymond Depardon, textes de Kamel Daoud, Barzakh, Alger et Images Plurielles, Marseille, 2022

Négar Djavadi :
Désorientale, Liana Lévi, Paris, 2016
Arène, Liana Lévi, Paris, 2020

Timothée de Fombelle :
Victoria rêve, Gallimard Jeunesse, Paris, 2002
Je danse toujours, théâtre, Actes Sud, Arles, 2003
Tobie Lolness, La Vie suspendue, Gallimard Jeunesse, Paris, 2006
Tobie Lolness, Les Yeux d'Elisha, Gallimard Jeunesse, Paris, 2007
Vango, Entre ciel et terre, Gallimard Jeunesse, Paris, 2010
Vango, Un prince sans royaume, Gallimard Jeunesse, Paris, 2011
Le Livre de Perle, Gallimard Jeunesse, Paris, 2014
« Quelqu'un dans moi », dans le recueil *T'es qui toi ?*,
éditions Moires, Bordeaux, 2015
Neverland, L'Iconoclaste, Paris, 2017
Gramercy Park, Gallimard Jeunesse, Paris, 2018
Capitaine Rosalie, Gallimard jeunesse, Paris, 2018
Quelqu'un m'attend derrière la neige,
illustré par Thomas Campi, Gallimard Jeunesse, Paris, 2019
Le jour où je serai grande : une histoire de Poucette,
photographies de Marie Liesse, Gallimard Jeunesse, Paris, 2020
Alma, Le vent se lève, Gallimard Jeunesse, Paris, 2020
Alma, L'Enchanteuse, Gallimard Jeunesse, Paris, 2021
Le Livre bleu, Belin Jeunesse, Paris, 2021

Amarnath Hosany :
Le Prisonnier des rêves. Tome I : La Sorcière, Bartholdi, Port-Louis, 2008
Le Prisonnier des rêves. Tome II : Le Retour de Touffe-Touffe,
Bartholdi, Port-Louis, 2008
Chung et les Couleurs de l'arc-en-ciel, L'Harmattan, Paris, 2013
Titan et le Loup, Atelier des Nomades, Boulogne-Billancourt, 2018
Les Papillons de Risha, HongFei, Amboise, 2018
La Ravenne de Daniella, Atelier des Nomades, Boulogne-Billancourt, 2019

Karim Kattan :
Préliminaires pour un verger futur, Elyzad, Tunis, 2017
Le Palais des deux collines, Elyzad, Tunis, 2021

Jimmy Liao :
Si proche, si loin, Seuil Jeunesse, Paris, 2001
La Lune perdue, Bayard Jeunesse, Paris, 2008
Les Ailes, Bayard Images, Paris, 2008
La Forêt des songes, Bayard Images, Paris, 2008
Le Monstre qui mangeait le noir, Bayard Jeunesse, Paris, 2009
Le Son des couleurs, Bayard Jeunesse, Paris, 2009
Pourquoi ?, Bayard Images, Paris, 2009
Le Rocher bleu, Bayard Images, Paris 2010/ HongFei, Amboise, 2022
Trois Doudous qui ne voulaient pas dormir, Bayard Jeunesse, Paris, 2011
Filbert ou l'Histoire d'un bon petit démon, Bayard Jeunesse, Paris, 2013
Nuit étoilée, HongFei, Amboise, 2020
Le Poisson qui me souriait, HongFei, Amboise, 2021

Beata Umubyeyi Mairesse :
Ejo, La Cheminante, Ciboure, 2015
Lézardes, La Cheminante, Ciboure, 2017
Après le progrès, La Cheminante, Ciboure, 2019
Tous tes enfants dispersés, Autrement, Paris, 2019
Consolée, Autrement, Paris, 2022

Émilienne Malfatto :
Que sur toi se lamente le Tigre, Elyzad, Tunis, 2020
Les serpents viendront pour toi : une histoire colombienne,
Les Arènes, Paris, 2021

Yamen Manai :
La Marche de l'incertitude, Elyzad, Tunis, 2010
La Sérénade d'Ibrahim Santos, Elyzad, Tunis, 2011
Collectif, *Nouvelles de Tunisie,* Magellan & Cie, Paris, 2012
L'Amas ardent, Elyzad, Tunis, 2017
Bel abîme, Elyzad, Tunis, 2021

Blaise Ndala :
J'irai danser sur la tombe de Senghor, L'Interligne, Ottawa, 2014
Sans capote ni kalachnikov, Mémoire d'encrier, Montréal, 2017
Dans le ventre du Congo, Mémoire d'encrier, Montréal, 2021

Wilfried N'Sondé :
Le Cœur des enfants léopards, Actes Sud, Arles, 2007
Le Silence des esprits, Actes Sud, Arles, 2010
Septembre d'or, Ernst Klett Verlag, Stuttgart, 2011
Fleur de béton, Actes Sud, Arles, 2012
Collectif sous la direction de Gilles Pellerin, *Manifeste pour l'hospitalité des langues*, La Passe du vent, Vénissieux, 2012
Orage sur le Tanganyika, Didier, FLE, Paris, 2014
Berlinoise, Actes Sud, Arles, 2015
Un océan, deux mers, trois continents, Actes Sud, Arles, 2018
Aigre doux, Actes Sud Junior, Arles, 2019
Femme du ciel et des tempêtes, Actes Sud, Arles, 2021
Avec Jean-Michel André, *Borders*, Actes Sud, Arles, 2021

Marcello Quintanilha :
Dessinateur de la série de BD *Sept Balles pour Oxford*, avec Jorge Zentner, Le Lombard, Paris :
La Promesse, 2003
La Perle, 2004
La Fuite, 2005
L'Héritière, 2006
Le Grillon, 2007
Le Fantôme, 2009
La Vulnérabilité, 2012
Mes chers samedis, Çà et Là, Bussy-Saint-Georges, 2015
Tungstène, Çà et Là, Bussy-Saint-Georges, 2015
Talc de verre, Çà et Là, Bussy-Saint-Georges, 2016
L'Athénée, Çà et Là, Bussy-Saint-Georges, 2017
Les Lumières de Niterói, Çà et Là, Bussy-Saint-Georges, 2018
Écoute, jolie Marcia, Çà et Là, Bussy-Saint-Georges, 2021

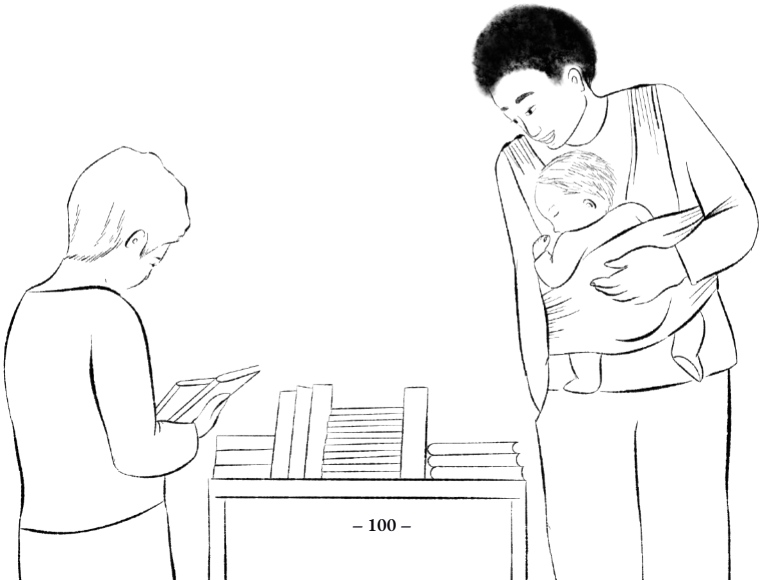
Leïla Slimani :
La Baie de Dakhla. Itinérance enchantée entre mer et désert, Malika, Casablanca, 2013
Dans le jardin de l'ogre, Gallimard, Paris, 2014
Chanson douce, Gallimard, Paris, 2016
Le diable est dans les détails, L'Aube, La Tour-d'Aigues, 2016
Sexe et Mensonges. La Vie sexuelle au Maroc, Les Arènes, Paris, 2017
Paroles d'honneur, illustrations de Laetitia Coryn, Les Arènes, Paris, 2017

Simone Veil, mon héroïne, illustrations de Pascal Lemaître,
L'Aube, La Tour-d'Aigues, 2017
Comment j'écris. Conversation avec Éric Fottorino,
L'Aube, La Tour-d'Aigues, 2018
Le Pays des autres. La guerre, la guerre, la guerre, Gallimard, Paris, 2020
Le Pays des autres. Regardez-nous danser, Gallimard, Paris, 2022
À mains nues (scénario), tome I : *1900-1921*, dessin de Clément Oubrerie,
couleurs de Sandra Desmazières, Les Arènes, Paris, 2020
À mains nues (scénario), tome II : *1922–1954*, dessin de Clément Oubrerie,
couleurs de Sandra Desmazières, Les Arènes, Paris, 2021
Le Parfum des fleurs la nuit, Stock, Paris, 2021

Morgan Sportès :
Siam, Seuil, Paris, 1982
La Dérive des continents, Seuil, Paris, 1984
Je t'aime, je te tue, Seuil, Paris, 1985
Comédie obscène d'une nuit d'été parisienne, Seuil, Paris, 1986
Le Souverain poncif, Balland, Paris, 1987
Outremer, Grasset & Fasquelle, Paris, 1989
L'Appât, Seuil, Paris 1990
Pour la plus grande gloire de Dieu, Seuil, Paris, 1993
Ombres siamoises, Mobius/H. Botev, Paris 1995
Tonkinoise..., Seuil, Paris, 1995
Lu. Roman historique d'inspiration marxiste-léniniste, Seuil, Paris, 1997
Rue du Japon, Paris, Seuil, Paris, 1999
Solitudes, Seuil, Paris, 2000
Essaouira, Chêne, Paris, 2001
Une fenêtre ouverte sur la mer, Seuil, Paris, 2002
L'Insensé, Grasset & Fasquelle, Paris, 2002
Maos, Grasset & Fasquelle, Paris, 2006
Ils ont tué Pierre Overney, Grasset & Fasquelle, Paris, 2008
L'Aveu de toi à moi, Fayard, Paris, 2010
Tout, tout de suite, Fayard, Paris, 2011
Le ciel ne parle pas, Fayard, Paris, 2017
Si je t'oublie, Fayard, Paris, 2019
Les djihadistes aussi ont des peines de cœur, Fayard, Paris, 2021

Isabelle Wéry :
Monsieur René, Labor, Charleroi, 2006
Saisons culottes amis (Yvette's poems), illustré par Juan d'Oultremont, éditions de Vinelande, Bruxelles, 2010
Marilyn Désossée, MaelstrÖm reEvolution, Bruxelles, 2013
Poney flottant. Coma augmenté, OnLit, Bruxelles, 2018
Lily-Jane explose, OnLit, Bruxelles, 2021

Lamia Ziadé :
Lola cartable, texte de Patrick Gloux, Rouergue, Rodez, 1995
Souliax, texte d'Olivier Douzou, Rouergue, Rodez, 1997
Strip-tease, Rouergue, Rodez, 1998
Rayon beauté, Rouergue, Rodez, 1999
L'Utilisation maximum de la douceur, avec Vincent Ravalec, Seuil, Paris, 2001
Dix Doigts pour une voix, avec Patricia Huet, Seuil, Paris, 2002
Bye bye Babylone. Beyrouth 1975-1979, Denoël, Paris, 2010,
Ô nuit, ô mes yeux, P.O.L., Paris, 2015
Lettres à mon fils, avec Fouad Elkoury, Actes Sud Junior, Paris, 2016
Ma très grande mélancolie arabe, P.O.L., Paris, 2017



Directrice de la publication & coordination éditoriale : Anne-Lise Schmitt
Coordination éditoriale : Margot Devigne et Caroline Natali
Illustration, conception de la maquette et mise en page : Mariette Robbes
Correction : Françoise Rasquin
Tirage : 200 exemplaires
Date de parution : septembre 2022

Avec le soutien de nos partenaires :

Ce recueil a été réalisé dans le cadre du vingtième anniversaire de l'Association internationale des libraires francophones.

Un grand merci à tous les auteurs qui se sont prêtés au jeu en nous offrant leur temps et leur imagination, aux journalistes également...

Nous remercions les partenaires financiers qui nous permettent de réaliser ce projet : le Centre national du livre (CNL), l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF), la Sofia, la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature, le Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC).

